éditions EHESS
Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales

Écrire le pouvoir en Angola

Les archives ndembu (XVIIe -XXe siècles)

Catarina Madeira Santos

Dans Annales. Histoire, Sciences Sociales 2009/4 64e année, pages 767 à 795
Éditions Éditions de l'EHESS

ISSN 0395-2649
ISBN 9782713222023

Article disponible en ligne à l'adresse
https://shs.cairn.info/revue-annales-2009-4-page-767?lang=fr

CAIRN.INFO

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions de l'EHESS.
Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.
Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Écrire le pouvoir en Angola
Les archives ndembu (XVII^e-XX^e siècles)*

Catarina Madeira Santos

Les chefferies ndembu du groupe Mbundu en Angola ont été longtemps considérées par l'historiographie comme des sociétés largement éloignées des pratiques de l'écrit. Cependant, la mobilisation de nouvelles sources écrites ainsi qu'une analyse plus précise des archives déjà connues permettent de montrer que ces sociétés ont maintenu un contact pluriséculaire et documenté, du XVII^e au XX^e siècle, avec des États qui disposaient de structures politiques et bureaucratiques fondées sur l'écrit : les autorités coloniales portugaises (siégeant à Luanda depuis la fin du XVI^e siècle) et, sur le même modèle, l'ancien royaume du Congo (ayant Mbanza Kongo comme capitale). Les Ndembu occupaient un vaste espace, à mi-chemin entre ces deux centres politiques. Des enclaves coloniales (présides) se sont installées dans cette région depuis le XVII^e siècle, alors qu'émergeaient des communautés luso-africaines engagées dans le soutien d'une intense circulation de caravanes assurant l'acheminement des esclaves de l'intérieur vers le littoral. Le statut juridique des Ndembu découlait de la signature d'un traité de vassalité avec le gouverneur de Luanda, en tant que représentant du roi du Portugal. Les chefferies ndembu s'inséraient dans un réseau de circulation commerciale qui exigeait une négociation politique et diplomatique incessante. Jusqu'au début du XX^e siècle, au moment de ce qu'on a appelé les « guerres de pacification » et de l'installation du système colonial contemporain, les Ndembu bénéficièrent de ce statut [1].

* Je remercie Natalia Muchnik et Nicolas Lyon-Caen pour leur lecture attentive, ainsi qu'Enric Porqueres i Gené et Jean Hébrard pour leurs commentaires.

1 - *Ndembu* est le singulier, *jindembu* le pluriel. Dans la documentation africaine et coloniale, le mot Ndembu, en kimbundu, fut remplacé par le mot Dembo, une transcription

Annales HSS, juillet-août 2009, n° 4, p. 767-795.

Editions de l'EHESS | Telecharge le 26/11/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 176.135.165.182)

La rencontre avec la culture politique coloniale liée aux pratiques de l'écrit finit par avoir un impact dans les sociétés africaines sous domination. Les chefferies ndembu ont intégré des structures sociopolitiques liées à la pratique d'une culture bureaucratique, créé des archives et développé un usage original de l'écriture. Dans la longue durée, ce processus s'est révélé d'une grande complexité et a suscité une double mutation : la société ndembu s'appropria l'écriture, lui trouva des usages singuliers qui, simultanément, produisirent des changements à l'intérieur de cette société. Ce nouveau savoir a interagi avec le corpus de savoirs préexistants, les transformant et se laissant transformer par eux. S'il est vrai que l'écriture alphabétique du colonisateur comportait des structures de pensée et des modèles d'organisation du monde, il est tout aussi certain que des éléments propres aux modes de penser mbundu furent à cette occasion enregistrés par écrit, dans leurs logiques propres.

En effet, les pratiques de l'écriture ne dépendaient pas uniquement des relations qui s'établissaient avec le pouvoir colonial : progressivement, au cours du XIX^e^ siècle, elles se sont intégrées aux savoir-faire des élites ndembu, non comme imposées de l'extérieur mais comme s'imposant de l'intérieur et interagissant avec les structures établies. La prise en compte de la diachronie permet de reconstituer ce processus.

Trois temps se succèdent, qui correspondent également à trois modalités d'appropriation de l'écriture. Toutefois ces étapes se recouvrent partiellement et s'entrecroisent, les deux dernières se construisant réciproquement et se superposant [2]. Dans un premier temps, au XVII^e^ siècle, l'écriture est perçue par les Ndembu comme l'expression et le symbole du pouvoir de l'autre, c'est-à-dire de la colonisation

en portugais. Le champ sémantique de *Ndembu* est assez large : titre politique (où est implicite la migration de ce même titre), langue, peuple et région géographique (les terres des Dembos, le district des Dembos, etc.). Du point de vue de l'organisation politique, Ndembu était une autorité supérieure à celle du *soba*, le Dembo avait d'autres *sobas* sous sa juridiction. Sur le champ sémantique de *Ndembu*, voir Catarina MADEIRA SANTOS et Ana Paula TAVARES, *Africae Monumenta. A apropriação da escrita pelos Africanos*, t. I, *Arquivo Caculo Cacahenda*, Lisbonne, Instituto de Investigação Científica Tropical, 2002, p. 387-396. Les Ndembu appartiennent au groupe ethnolinguistique des Mbundu (de langue kimbundu), concentrés approximativement dans une aire comprise entre les fleuves Lifune au nord, Longa au sud et Kwango à l'est, mais ils ont depuis toujours entretenu des rapports très étroits avec le Congo. Parlant le kimbundu, ils ont toutefois incorporé des mots provenant du kikongo pour nommer certaines institutions politiques. Leur engagement dans le commerce *mubir*, avec les marchands anglais et français entre Luanda et Ambriz, est attesté à plusieurs reprises : voir José REDINHA, *Museu de Angola. Colecção Etnográfica*, Luanda, Museu de Angola, 1955, p. 20. Enfin, il est important de souligner que les Ndembu, dont s'occupe cette étude, n'ont aucun rapport avec les Ndembu de Zambie, étudiés par Victor W. TURNER, *The forest of symbols: Aspects of Ndembu ritual*, Ithaca, Cornell University Press, 1967, et par James A. PRITCHETT, *The Lunda-Ndembu: Style, change, and social transformation in South Central Africa*, Madison, University of Wisconsin Press, 2001.

2 - Une première approche dans la définition de ces trois étapes est disponible : Catarina MADEIRA SANTOS, « Escrever o Poder. Os autos de vassalagem e a vulgarização da escrita entre as elites africanas Ndembu », *in* B. HEINTZE et A. VON OPPEN (dir.), *Angola on the move: Transport routes, communications and history*, Francfort, Lembeck, 2008, p. 173-182.

Editions de l'EHESS | Telecharge le 26/11/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 176.135.165.182)

portugaise. Le traité et l'acte de vassalité en constituent précisément l'étape initiale et l'un des principaux canaux de diffusion. Le document écrit, objet formel et symbolique de pouvoir, institue ainsi une relation de subordination de l'État africain au gouvernement établi à Luanda. Une deuxième phase s'inscrit dans la pratique de la vassalité lorsque l'écriture-symbole se révèle aux Africains comme une technologie idéologiquement manipulable. C'est ici que l'écriture devient un instrument intellectuel et permet l'apprentissage de l'organisation bureaucratique du pouvoir politique, en articulation avec les institutions africaines. Son usage délibéré en tant que moyen de communication avec le pouvoir colonial et entre les élites africaines s'opère à travers la répétition de formules et la lente sédimentation de routines bureaucratiques. Ce mouvement de bureaucratisation se renforce, pendant la deuxième moitié du XVIII^e^ siècle, grâce à un usage plus systématique de l'écrit de la part du gouvernement de Luanda dans ses relations avec les chefs africains. Des conséquences apparaissent dans la société coloniale comme à l'intérieur des sociétés locales. C'est dans ce deuxième temps que doivent être identifiés les foyers de diffusion et les modes de vulgarisation proposés par le processus colonial, tels que les missions, les présides et les marchés. C'est également à ce moment qu'émergent dans l'espace africain de nouvelles fonctions spécialisées dans la rédaction des documents.

Finalement, au cours de la troisième étape, ce sont les élites ndembu dans leur ensemble qui reconfigurent l'écriture et ses usages. Tout au long du XIX^e^ siècle, les grands thèmes de la vie politique apparaissent dans les lettres : élection des nouveaux Ndembu, renouvellement des cérémonies de vassalité, envoi d'ambassades, problèmes de succession entre les chefs en relation avec les disputes lignagères, récits suscités par ces événements, litiges sur les insignes de l'autorité, etc. C'est aussi dans ce cadre que l'écriture devient désormais le symbole du pouvoir – en une quasi-synecdoque – mais cette fois à l'intérieur du système politique africain dont les structures se trouvent, dès lors, définitivement liées à l'écriture. De symbole de l'hégémonie coloniale, l'écriture s'est changée en symbole de la souveraineté des Ndembu.

Au sein du processus historique qui vient d'être évoqué, nous avons opté pour un angle de lecture privilégiant l'analyse des archives ndembu de l'extérieur vers l'intérieur, c'est-à-dire en partant de la forme ou matérialité même de l'archive et des documents, pour parvenir dans un deuxième temps à leur contenu. Les archives ndembu seront ainsi considérées comme des objets matériels exigeant une réflexion sur l'histoire de leur localisation, sur les modalités de leur conservation, sur les supports, sur les différents matériaux de l'écrit ainsi que sur l'organisation de l'écrit sur le papier. Notre analyse des archives africaines participe du renouvellement de la réflexion sur l'archive métropolitaine et/ou coloniale que d'aucuns ont récemment désigné par le terme d'*archival turn*[3]. C'est dire qu'au-delà de l'apparent désordre de l'accumulation documentaire existent une logique et un imaginaire des collections.

3 - En toute rigueur, il faudrait prendre en considération les porosités entre archives métropolitaines et archives coloniales pour éviter de réifier une séparation injustifiée.

Editions de l'EHESS | Telecharge le 26/11/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 176.135.165.182)

Dans un deuxième temps, nous identifierons les producteurs et les conservateurs de l'archive à travers une approche sociopolitique. Les secrétaires apparaissent dans cette perspective comme les spécialistes de l'écriture de l'État, instaurant de nouvelles formes de transmission des savoirs qui viennent perturber les hiérarchies des sociétés ndembu fondées sur les lignages. Enfin, on effectuera un retour au document, mais cette fois afin d'en entreprendre une lecture internaliste. Cette analyse permettra d'identifier les manières dont la société ndembu a innové dans les usages et la forme de l'écrit : formules, accumulation d'énoncés, coexistence entre langues, emprunts lexicaux et « bricolages » linguistiques.

L'apport de ces archives réside dans la possibilité de penser historiquement les sociétés ndembu en décalage avec la sphère interprétative occidentale. Il est possible d'envisager les chefferies ndembu depuis l'intérieur en prenant en compte des logiques sociales, culturelles et politiques qui dépassent largement les seules dynamiques initiées par les puissances européennes. Comme le dit Wyatt MacGaffey, « [...] ces concepts ne paraîtront 'seulement réalistes' qu'aux membres de cette société parce qu'ils construisent des 'modèles de' et des 'modèles pour' leur existence sociale [4] ». Les pratiques d'écriture ndembu offrent un moyen privilégié pour s'écarter des visions essentialistes et insister sur la dimension historique des savoirs africains, notamment grâce à l'enregistrement des litiges concernant les lignages et la parenté. En effet, ces discussions sont situées dans un temps historique précis et leurs protagonistes sont des acteurs réels qui écrivent en tant qu'acteurs et sujets de l'action. Leurs voix se font entendre et leurs catégories de pensée y sont clairement inscrites.

La matérialité de l'écrit : les archives

On peut aborder l'histoire du rapport des Ndembu à l'écrit à partir des fonds coloniaux conservés au Portugal et en Angola, mais les principaux matériaux se trouvent dans les fonds africains constitués par ces chefferies. Les archives ndembu furent soigneusement sauvegardées tout au long des siècles par les chefs locaux dans leurs villages, avant que l'anthropologue António de Almeida ne les découvre et ne les transfère à Lisbonne, au cours des années 1930. Jusqu'alors inconnues

Ann Laura STOLER, « Colonial archives and the arts of governance », *Archival Science*, 2-1/2, 2002, p. 87-109, ici p. 90-93 ; *Id.*, *Along the archival grain: Epistemic anxieties and colonial common sense*, Princeton, Princeton University Press, 2009, p. 44-53 ; Joan M. SCHWARTZ et Terry COOK, « Archives, records, and power: The making of modern memory », *Archival Science*, 2-1/2, 2002, p. 1-19, ici p. 3 ; Bhavani RAMAN, « Document Raj: Scribes and writing under early colonial rule in Madras, 1771-1860 », Ph. D., University of Michigan, Ann Arbor, 2007 ; Miles OGBORN, *Indian ink: Script and print in the making of the English East India Company*, Chicago, University of Chicago Press, 2007.

4 - Wyatt MACGAFFEY, « Dialogues of the deaf: Europeans on the Atlantic coast of Africa », *in* S. B. SCHWARTZ (dir.), *Implicit understandings: Observing, reporting, and reflecting on the encounters between Europeans and other peoples in the early modern era*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994, p. 249-267, ici p. 249-252.

Editions de l'EHESS | Telecharge le 26/11/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 176.135.165.182)

des chercheurs, elles restèrent ultérieurement largement négligées par la communauté scientifique [5].

Cependant, les documents dont on dispose aujourd'hui ne représentent pas la totalité des archives, mais seulement celle que les chefs ndembu ont accepté de remettre à A. de Almeida. Il s'agissait en somme d'« archives vivantes », scrupuleusement conservées par les chefs en exercice qui étaient dès lors à la fois des *passive keepers* et des *active shapers*, au sens où ils manipulaient ainsi la mémoire de l'État [6]. Le nombre de documents (entre 100 et 150 par fonds) est relativement réduit si l'on considère la période qu'ils recouvrent (deux, voire trois siècles dans le cas du fonds du Caculo Cacahenda, le plus important) ; les informations sur les incendies le confirment. Par ailleurs, tout conduit à penser que les chefs ont volontairement tracé la frontière entre le dicible (et donc le cessible aux étrangers) et le secret. D'ailleurs, en 2002 encore, les actuels chefs ndembu m'ont informée de l'existence d'autres archives dans leurs chefferies [7].

En ce qui concerne les logiques de classification et d'ordonnancement des documents, on ne peut pas identifier de critère précis. Leur organisation interne se présente en un ordre apparemment arbitraire, même s'il est possible de discerner une unité qui est conférée par le titre politique prédominant.

On peut affirmer que chaque fonds était organisé autour d'une chefferie à laquelle correspondait un titre (Dembo Caculo Cacahenda, Mufuque Aquitupa, etc.). On ne connaît ni le moment ni les conditions précises de leur création, mais il semble bien que chaque chef ndembu, ou du moins une bonne partie d'entre eux, possédait des archives où étaient conservés des documents concernant l'État. Les plus anciennes sont celles du Dembo Caculo Cacahenda, réunies entre le XVII^e^ et le XX^e^ siècle, qui ont déjà fait l'objet d'une publication et d'une étude critique [8].

5 - La première publication est due à l'anthropologue António de ALMEIDA, *Relações com os Dembos. Das cartas do Dembado de Kakulu-Kahenda*, Lisbonne, Soc. Nacional de Tipografia, 1938. René PÉLISSIER, *História das campanhas de Angola. Resistência e revoltas, 1845-1941*, Lisbonne, Estampa, 1997, p. 47, a pris en compte l'existence de ce genre de documentation, mais il a fallu attendre 1998 pour qu'une première étude systématique des archives Ndembu soit publiée : Catarina MADEIRA SANTOS et Ana Paula TAVARES, « Fontes Escritas africanas para a História de África », *Estudos e Documentos. Revista do Arquivo Histórico de Angola*, 4-5, 1998, p. 87-134, et 1999 pour que la discussion s'engage avec la communauté des chercheurs africanistes dans le cadre d'un colloque : voir Catarina MADEIRA SANTOS et Ana Paula TAVARES, « Uma leitura africana das relações coloniais : Texto de e para os Dembos », *III Reunião Internacional de História de África*, Lisbonne, Instituto de Investigação Científica Tropical, 1999, p. 243-260 ; Jan VANSINA, « Ambaca society and the slave trade c. 1760-1845 », *The Journal of African History*, 46-1, 2005, p. 1-27, ici p. 4-5, se réfère à l'existence de documents semblables originaires de Samba Cajú.

6 - Pour une interprétation similaire dans le cas de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales (VOC), voir Donna HOLMES, « Passive keepers or active shapers: A comparative case study of four archival practitioners at the end of the nineteenth century », *Archive Science*, 6-3/4, 2006, p. 285-298, ici p. 296-297.

7 - Cette information nous a été fournie par le Dembo Zala, Carlos Adão et son secrétaire Timóteo en 2002 à Sassa-Caxito (à 60 km de Luanda) dans le cadre d'une rencontre organisée par l'Arquivo histórico nacional de Angola.

8 - La première édition critique de ces archives est due à C. MADEIRA SANTOS et A. P. TAVARES, *Africae Monumenta...*, *op. cit.*, vol. I.

Editions de l'EHESS | Telecharge le 26/11/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 176.135.165.182)

Les archives des Dembo Mufuque Aquitupa, Dembo Ndala Cabassa et Dembo Pango Aluquem sont en cours de publication et couvrent une période moins longue que les précédentes [9]. Les plus anciens manuscrits remontent au XVIII[e] siècle, mais les plus nombreux concernent le XIX[e] siècle. La grande valeur de ces trois fonds vient de l'importance de la documentation interne : lettres échangées entre personnes appartenant aux différentes chefferies, autres types de papiers dévoilant des usages spécifiques de l'écrit. Contrairement au fonds Caculo Cacahenda, où le rapport colonial était prédominant, dans les trois autres, ce sont les acteurs mbundu tenant le devant de la scène qui sont le plus souvent évoqués, ainsi que les rapports entre chefs ndembu eux-mêmes. S'y ajoute la correspondance entre les grands dignitaires ou « conseillers d'État », les *macotas* [10], ainsi que celle des différents secrétaires. La correspondance reçue forme une bonne partie des manuscrits, bien que l'on compte aussi quelques brouillons des lettres envoyées [11], grâce auxquels on parvient parfois à suivre un événement ou la résolution d'un litige. Le grand intérêt de ces documents réside dans le fait qu'ils reflètent moins les relations avec les autorités coloniales qu'ils ne donnent à voir les usages de l'écriture dans le cadre des relations internes à l'Afrique. Au centre des pratiques de l'écriture se jouent les affaires qui engagent les lignages, les discussions autour des logiques de transmission patrilinéaire ou matrilinéaire, le statut social des individus et sa régulation, l'esclavage domestique. Les affaires d'État, la constitution et l'aménagement du pouvoir politique – qui, dans cette région de sociétés matrilinéaires, se fonde sur les liens masculins – y ont toute leur place.

Les textes s'inscrivent sur le papier, qui est leur support par excellence et que les Africains perçoivent comme le lieu du pouvoir des Européens. L'acte d'écrire, de s'emparer du papier, opère une inversion de la symbolique et de son

9 - Je suis en train de terminer l'édition critique de ces trois fonds d'archives, environ 400 documents déposés à l'Arquivo histórico ultramarino de l'Instituto de investigação científica tropical. Dans cet article, je citerai cette nouvelle documentation en indiquant le nom du fonds et le numéro du document qui lui est attribué dans *Africae Monumenta*. Par exemple : Fonds Mufuque Aquitupa, doc. 19, leçon d'écriture du secrétaire d'État du Dembo Mufuque Aquitupa, 18 août 1896, *Africae Monumenta*..., vol. II.

10 - Adaptation du kimbundu, *makota*, pluriel, *dikota*, singulier. Le plus âgé d'un lignage, conseiller des *sobas* Mbundu. D'après Joaquim Dias Cordeiro da MATTA, *Diccionário Kimbúndu-Portuguez*, Lisbonne, António Maria Pereira, 1893, p. 89 et António DE ASSIS JÚNIOR, *Dicionário de Kimbundu-Português, Linguístico, Botânico, Histórico e Corográfico*, Luanda, Argente Santos, s. d., p. 274, le conseiller ou ministre du *soba* ou *jaga*, les aînés (en âge, en savoir, en richesse). Sa présence était sollicitée au moment du règlement des conflits et des décisions relatives à la guerre, aux alliances ou à la paix : Óscar RIBAS, *Dicionário de regionalismos angolanos*, Matosinhos, Contemporânea, 1997, p. 157. J. C. MILLER, *Poder político e parentesco. Os antigos estados mbundu em Angola*, Luanda, Arquivio Histórico Nacional, [1976] 1995, p. 296, définit *macota* comme un titre mbundu, les plus âgés d'un lignage. Dans le contexte d'un royaume, ils sont les dignitaires de la cour et les électeurs. Les *macotas* occupaient des fonctions politiques qui étaient associées au titre honorifique *muene*. Son origine est kimbundu. Le mot apparaît écrit sous plusieurs formes : *mane*, *muene*, *mani*, *moene*, *moine*, *múene*. Il sert à former des noms composés qui spécifient des fonctions.

11 - Fonds Mufuque Aquitupa, doc. 28, trois lettres du Dembo Mufuque Aquitupa au Dembo Namboangongo, 11 octobre 1898, *Africae Monumenta*..., *op. cit.*, vol. II.

Editions de l'EHESS | Telecharge le 26/11/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 176.135.165.182)

usage. Mais au niveau de sa matérialité, d'autres enjeux surviennent. Les Ndembu ont d'abord utilisé l'écrit comme base des archives d'État qu'ils ont créées, lesquelles ont ensuite été investies de la mémoire politique des chefferies. L'archive devient donc elle-même objet de réflexion de la part des agents de l'écriture. Un accident, comme par exemple un incendie, était rapporté comme un malheur qui déclenchait immédiatement une correspondance intense et des registres où l'on décrivait l'événement et appelait à reconstituer les archives [12].

En l'absence d'une production locale de papier, les autorités ndembu étaient dépendantes des agents de la colonisation pour l'approvisionnement : le papier qui circulait chez les Ndembu était importé d'Europe ou du Brésil. Il arrivait dans les ports angolais, principalement à Luanda, au milieu d'autres marchandises et atteignait les villages africains grâce aux routes du commerce ou aux allers et retours de la diplomatie. Le papier était aussi un cadeau apprécié lors des ambassades. Dans la correspondance avec les autorités coloniales, les chefs, les *macotas* ou les secrétaires demandaient fréquemment l'envoi de tous types de papier.

C'est d'ailleurs cette rareté qui explique la réutilisation des documents. Une même feuille de papier présente sur chaque côté plusieurs textes, différemment datés. Dans certains cas, celui qui a reçu une lettre recycle le même papier pour écrire à autrui. Le destinataire de la première lettre devient l'expéditeur d'une nouvelle lettre et le nouveau destinataire participe ainsi d'un réseau plus large de circulation de l'écrit qui finit par le concerner [13]. Cette réutilisation du papier brouille par conséquent les statuts de destinataire et d'expéditeur. Toutefois, les différents contenus inscrits sur le même support n'autorisent pas toujours à dégager une continuité logique ; au contraire, on est frappé par une succession de petites notes, incohérentes, mais qui ont dû s'avérer utiles à ceux qui les ont rédigées : adresses, comptes ou listes de marchandises avec leurs prix, répertoires très incomplets de noms, énumération de types d'autorités coloniales ou de titres politiques africains. Cet ensemble d'informations disparates peut apparaître sur la même feuille de papier, en tous sens, avec plusieurs calligraphies et types d'encre : un vrai bric-à-brac de données jamais liées ni entre elles ni avec le texte principal [14].

Avec le papier s'imposent d'autres instruments du monde lettré, aussitôt intégrés dans le protocole : les sceaux, les tampons et les cires rouges. Des documents assez simples consignent l'offre, la commande et la remise des cachets ou sceaux marqués des armes royales ou de celles des chefs. Un grand nombre de lettres évoquent les sceaux des Dembos, impliquant fréquemment les officiers portugais qui se chargeaient de les leur fournir. En 1892, après accord du gouverneur de

12 - Fonds Mufuque Aquitupa, doc. 21, lettre du Dembo Mufuque Aquitupa au chef du « Concelho do Ambriz », 14 juin 1817, *Africae Monumenta*..., *op. cit.*, vol. II.

13 - Fonds Mufuque Aquitupa, doc. 18, procuration et lettre, 18 décembre 1892, *Africae Monumenta*..., *op. cit.*, vol. II.

14 - Voir, par exemple, fonds Mufuque Aquitupa, doc. 15, registre du payement d'une morte par assassinat, 17 mars 1890, *Africae Monumenta*..., *op. cit.*, vol. II. Le document est composé de deux feuilles de papier de différentes qualités liées avec un fil de coton. Plusieurs couleurs d'encre et de calligraphies. Sur le deuxième folio on aperçoit une succession de petites notes, sans que pour autant l'on puisse y reconnaître une connexion.

Editions de l'EHESS | Telecharge le 26/11/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 176.135.165.182)

Luanda, le capitaine Pedro Francisco de Sousa envoyait au Dembo Pango Aluquem un cachet ou sceau d'une valeur de trois esclaves, ainsi que le matériel indispensable à la fonction de secrétaire : cahiers de papier quadrillé, plumes, encre, etc. L'étroite imbrication entre le symbolique et l'instrumental qui caractérise cette « écriture d'État » ressort également de la figure des porteurs de lettres, généralement des ambassadeurs. Une lettre est en effet un instrument de gouvernement et exige un porteur politiquement réputé, accompagné du bâton du chef expéditeur [15].

Si le papier est largement majoritaire, il n'est pas le seul support utilisé. Les traditionnels insignes du pouvoir Ndemdu deviennent eux-mêmes des surfaces d'écriture et incorporent les signes distinctifs de la scripturalité. Le paroxysme de ce processus est atteint quand les cires marquées du sceau d'un chef sont apposées sur les bâtons traditionnels. Cette opération transforme l'écriture en symbole d'autorité, et le bâton en support de l'écriture. C'est le cas des bâtons du Dembo Caculo Cacahenda remis à la Société de géographie de Lisbonne en 1932 à la suite des campagnes militaires qui s'emparèrent de cette chefferie. Ils sont aujourd'hui dans les collections permanentes de la Société : ils présentent des cachets de cire superposés [16]. Dans le rapport que Paiva Couceiro, gouverneur d'Angola, consacre aux deux années de son gouvernement (1907-1909), on peut lire à propos des Dembos : « beaucoup de cachets, beaucoup de secrétaires (il n'y a pas de chef dembo qui n'ait cire, sceau et scribe), beaucoup de papier et de formules [...] [17] ».

Les sources manuscrites, les récits de voyage et les études réalisées offrent des pistes semblables pour d'autres régions de l'Angola [18]. On sait qu'au cours des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles les gouvernements de Luanda et de Benguela entretinrent le même type de rapports écrits avec l'empire Lunda et les *sobas* du plateau de Benguela [19]. Malheureusement, on ne dispose pas de leurs archives.

15 - Dans la correspondance interne apparaît cette liste relative aux autorités portugaises, ce qui montre une maîtrise efficace de l'information concernant le pouvoir colonial.

16 - Plusieurs photographies de ces bâtons et des cires ont été reproduites in C. MADEIRA SANTOS et A. P. TAVARES, *Africae Monumenta*..., *op. cit.*

17 - Henrique de Paiva COUCEIRO, *Dous annos de governo (Junho de 1907-Junho de 1909). História e Comentários*, Lisbonne, A Nacional, 1910, p. 65.

18 - Pour la région de Benguela, voir le récit écrit par les *pombeiros* (commerçants) africains, João Baptista et Amaro José : Ilídio DO AMARAL et Ana AMARAL, « A viagem dos pombeiros angolanos Pedro João Baptista e Amaro José entre Mucari (Angola) e Tete (Moçambique) em princípios do século XIX, ou a história da primeira travessia da África Central », *Garcia de Orta. Série de Geografia*, 9-1-2, 1984, p. 17-58. Et aussi les rapports des voyageurs européens du XIX^e^ siècle : Alexandre DE SERPA PINTO, *Como eu atravessei África. Do Atlântico ao mar índico, viagem de Benguella à contra-costa. Através de regiões desconhecidas, determinações geographicas e estudos ethnographicos*, Londres, Spamson Low & Co, 1881 ; António Francisco FERREIRA DA SILVA PORTO, *Viagens e apontamentos de um portuense em África. Diário de António Francisco Ferreira da Silva Porto*, éd. par M. E. Madeira Santos, Coimbra, Bibl. Geral da Universidade, 1986 ; Hermenegildo CAPELO et Robert IVENS, *De Benguela às Terras de Iácca. Descripção de uma viagem na África central e occidental*, Lisbonne, Imp. Nacional, 1881 ; Henrique Augusto DIAS DE CARVALHO, *Descripção da viagem à Mussumba do Muatiânvua*, Lisbonne, Imp. Nacional, 1890-1894.

19 - Voir le codex 240 de l'Arquivo histórico nacional de Angola, « Correspondência do Governador com os Potentados Negros da Colónia », qui réunit quelques exemplaires

Editions de l'EHESS | Telecharge le 26/11/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 176.135.165.182)

Écriture et pouvoir colonial

La rencontre des sociétés ndembu avec l'écriture fut avant tout, nous l'avons dit, un contact de type politique avec la puissance coloniale. Le pouvoir des Blancs arrive sur le papier. Et le papier est perçu lui-même comme le lieu de ce pouvoir. L'écrit constitue un outil de conquête qui, plus insidieusement que la guerre, permet de soumettre les chefs africains en en faisant des vassaux du roi portugais.

Contrairement à d'autres régions d'Afrique [20], l'écrit ne s'est imposé ni par la religion ni à travers l'enregistrement des épopées ou des récits de lignages. C'est là que réside la singularité des chefferies : le rôle du christianisme apparaît bien dans la diffusion et l'appropriation de l'écriture, mais il n'est qu'un vecteur parmi d'autres. La présence des missionnaires venus du royaume du Congo à Kabasa, capitale du royaume du Ndongo, laisse penser à une influence ancienne que John Thornton et Linda Heywood appellent *an atlantic creole form of christianity* [21]. À l'inverse de ce qui s'est passé dans les régions islamisées de l'Afrique, où l'écriture semble véhiculer la religion (et inversement), dans le cas de l'Afrique centrale le rapport entre le christianisme, en tant que religion du Livre, et l'apprentissage de l'écriture est plus sujet à caution. Quant à l'enregistrement écrit des lignages, il resta discontinu et minoritaire. Qu'il s'agisse du discours historique, fixé sous la forme de grands récits, ou des textes qui forment les archives, tout cela demeure dans l'univers de l'oralité. Le monde lettré, qui émerge au sein des communautés africaines, vit dans cette oralité. Si le christianisme et la fixation de la mémoire n'ont pas déterminé l'appropriation de l'écriture, c'est bien du côté du pouvoir qu'il faut chercher.

Depuis la fin du XVI[e] siècle (le premier exemple date de 1582), l'affirmation de la souveraineté coloniale portugaise, à partir du gouvernement central de Luanda et face aux potentats africains établis, s'est servie des traités de vassalité, instrument juridique auparavant expérimenté dans l'Asie portugaise [22]. Les chefs africains, qui devenaient les vassaux du roi du Portugal, se soumettaient à un acte solennel et

de la correspondance envoyée par le gouvernement de Luanda aux Ndembu mais aussi à d'autres autorités africaines. Pour ce qui est de Benguela, voir Catarina MADEIRA SANTOS, « Um governo polido para Angola : reconfigurar dispositivos de domínio (1750-c.1800) », thèse de doctorat, Universidade Nova de Lisboa/EHESS, 2005.

20 - Jean-Claude PENRAD, « Le long cours swahili », *Outre-Terre, Revue Française de Géographie*, 11, 2005, p. 507-514 ; *Id.*, « L'intangible et la nécessité. Arabe et kiswahili en islam d'Afrique orientale », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, 124, 2008, p. 27-46.

21 - John K. THORNTON et Linda M. HEYWOOD, *Central Africans, Atlantic Creoles, and the formation of the Americas, 1585-1660*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p. 98-105.

22 - Pour l'Angola, Beatrix HEINTZE, « Luso-african feudalism in Angola? The vassal treaties of the 16th to the 18th century », *Revista portuguesa de história*, 18, 1980, p. 111-131 ; pour l'État portugais de l'Inde, António Vasconcelos de SALDANHA, *Iustum Imperium. Dos Tratados como fundamento do Império dos Portugueses no Oriente. Estudo de História do Direito Internacional e do Direito Português*, Lisbonne, Fundação Oriente, 1997, p. 42-43.

Editions de l'EHESS | Telecharge le 26/11/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 176.135.165.182)

public ensuite matérialisé – étape indispensable – dans un document écrit. La conclusion d'un traité de vassalité revêtait ainsi une double forme : un acte oral et un acte écrit. L'accord était célébré en présence de deux personnes souveraines ou de leurs délégués : le roi du Portugal, représenté par son gouverneur en Angola ou par une autre autorité portugaise compétente (en l'occurrence les capitaines des présides), et le roi ou le chef africain. Si, au moment des négociations et de l'établissement des conditions du traité, l'autorité africaine pouvait être représentée par une ambassade, le traité en lui-même ne gagnait force de loi que par la signature ou la croix apposée par le chef et par l'exécution des actes symboliques inhérents. Lors de cette cérémonie, le document écrit préalablement préparé – l'acte de vassalité proprement dit – était lu à haute voix.

Les gestes symboliques de légitimation liés à la célébration du contrat, l'*encomenda* [commandement] et l'investiture, étaient associés à des cérémonies d'origine africaine. Ainsi, dans l'acte de l'*encomenda*, le rituel européen est remplacé par un cérémonial provenant de coutumes locales. À la génuflexion du roi vassal, au moment où était prononcé le serment, se substitue une expression locale de soumission et de remerciement : les *sobas* applaudissent, en posant les mains à terre puis sur leur poitrine, tandis qu'ils jurent d'être des vassaux loyaux du roi du Portugal. À l'*encomenda* succédait l'investiture du vassal qui légitimait son installation. En Angola, cet usage est désigné depuis le XVII[e] siècle sous le nom d'*undamento* [23] ou serment et se subdivise en deux cérémonies : celle de l'habillement et celle du poids, directement issue de la tradition africaine, au cours de laquelle le vassal est recouvert de *pemba* [24].

Le contrat de vassalité, document écrit, contenait, quant à lui, un catalogue de droits et d'obligations à remplir par les deux parties. En échange de la paix et de la protection, les Ndembu juraient fidélité au roi du Portugal, ce qui supposait de respecter les lois du gouvernement et de l'assister en cas de guerre, de payer

23 - Dans le *Diccionário* de Cordeiro da Matta, l'évolution sémantique du mot n'est pas indiquée. On ne retrouve que le radical *Ndúa*, ou *Ndúua*, défini au sens de serment. *Undamento*, expression utilisée dans la documentation coloniale et africaine pour faire référence au « serment de la terre », une espèce d'ordalie qui avait un rapport avec les situations où l'on voulait établir la culpabilité ou l'innocence de quelqu'un. Parfois à travers ce moyen, on interrogeait la légitimité des lignages à accéder au pouvoir, grâce à la participation d'un spécialiste, le sorcier. João António CAVAZZI DE MONTECÚCCOLO, *Descrição histórica dos três reinos do Congo, Matamba e Angola*, Lisbonne, Junta de Investigações do Ultramar, 1965, t. 1, p. 102 *sq.* ; A. DE ASSIS JÚNIOR, *Dicionário de Kimbundu-Português...*, *op. cit.*, p. 250. Le gouverneur Fernão de Sousa (1624-1630) définissait le mot *Vndar*, ou *undamento* par rapport aux traditions africaines. Mais le champ sémantique s'est élargi pour intégrer aussi le serment dû aux autorités coloniales. Voir Alfredo de Albuquerque FELNER, *Angola. Apontamentos sobre a ocupação e início do estabelecimento dos portugueses no Congo, Angola, e Benguela, extraídos de documentos históricos*, Coimbra, Impr. da Universidade, 1933, p. 472.

24 - D'après A. DE ASSIS JÚNIOR, *Dicionário de Kimbundu-Português...*, *op. cit.*, p. 355, *pemba* est une argile blanche utilisée dans les exorcismes ; selon J. C. MILLER, *Poder político...*, *op. cit.*, p. 298, cette poudre était distribuée par les chefs de lignage Mbundu à leurs nièces.

Editions de l'EHESS | Telecharge le 26/11/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 176.135.165.182)

les impôts (la dîme), d'ouvrir et entretenir les chemins et de permettre la libre circulation du commerce, de recevoir les employés publics, civils, ecclésiastiques, judiciaires et militaires, de ne pas cacher de fugitifs et de vivre en paix avec son peuple.

Les *sobas* ou Ndembu devenus vassaux trouvaient dans le registre écrit la légitimation de leur pouvoir par les autorités coloniales et prenaient conscience de la nécessité de conserver cette documentation comme symbole et preuve de la relation établie. Le registre sauvegardait ainsi ce qui était valide oralement dans les relations purement africaines lorsqu'un tiers était en jeu.

Par ce biais, les Ndembu, avant même de savoir lire et écrire et de reconnaître à l'écriture la fonction d'instrument de communication, ont été contraints de considérer le caractère astreignant, fixe et pérenne, de ce qui est inscrit sur le papier. Avant de devenir un instrument intellectuel de communication, l'écriture est apparue, a été utilisée et appréhendée comme un symbole du pouvoir politique européen. Son apparition a été instantanée ; elle n'a pas résulté d'un apprentissage laborieux, autrement dit d'un processus intellectuel. On peut déterminer un moment où l'incorporation de l'écriture reste en suspension, pour n'être réalisée qu'ensuite, quand l'écriture/symbole laisse place à l'écriture/processus intellectuel. Et cette première étape ne conduit pas nécessairement à la seconde. Le processus peut demeurer inachevé, prisonnier de sa fonction symbolique, sans jamais acquérir sa dimension intellectuelle. Cette hypothèse de « suspension » de « l'importation de l'écriture déjà constituée » n'est pas l'apanage des Ndembu. Elle nous incite d'ailleurs à reprendre le récit, rapporté par Claude Lévi-Strauss et ensuite par Jacques Derrida, du chef indien des Nambikwara qui, observant comment l'anthropologue utilisait le papier pour y graver les araignées de l'écriture, n'hésite pas à l'imiter, griffonnant sur le papier blanc des messages indéchiffrables mais qui, symboliquement, lui assuraient une distanciation à l'égard de son peuple, le mettant au même niveau que celui qui arrivait du dehors [25] : « il a immédiatement compris son rôle de signe, et la supériorité sociale qu'elle confère ». Le même type de phénomène est décrit par Jean et John Comaroff à propos des Tswana en Afrique du Sud [26].

Dans le cas des Ndembu, l'acte de vassalité n'était que le déclencheur d'une chaîne de relations politiques et diplomatiques extrêmement complexe, dans lesquelles l'écriture joue un rôle central. Les traités de vassalité comme forme de domination, tout au moins nominale, sur les pouvoirs africains de l'intérieur angolais furent en usage du XVII[e] siècle aux années 1920. Il en est de même des formules qu'ils contiennent : elles sont très semblables, extrêmement répétitives au cours du temps. Cette continuité textuelle et institutionnelle n'a pas seulement été imposée par le pouvoir colonial, mais résulte aussi d'une participation active des chefferies ndembu. La collaboration entre autorités portugaises et chefs africains dans la

25 - Claude LÉVI-STRAUSS, *Tristes tropiques*, Paris, Plon, [1955] 2005, p. 347-360 ; Jacques DERRIDA, *De la grammatologie*, Paris, Éd. de Minuit, 2002, p. 185.
26 - Jean et John COMAROFF, *Of revelation and revolution*, Chicago, The University of Chicago Press, 1991, p. 231-236.

Editions de l'EHESS | Telecharge le 26/11/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 176.135.165.182)

construction d'une culture de la vassalité a contribué de manière décisive à la vulgarisation du vocabulaire juridico-politique de racine féodo-vassalique. Les rapports harmonieux entre autorités coloniales et africaines appelaient non seulement le soutien d'autres dispositifs de domination mais, avant tout, des cérémonies et des procédures diplomatiques qui les perpétuaient.

Parmi les dispositifs contribuant à la diffusion de l'écriture, trois sont plus marquants : les marchés, les missions et les présides [27]. Les marchés ont divulgué un savoir-faire lié à la comptabilité, grâce aux « greffiers des marchés » *(escrivães das feiras)* qui tenaient les livres de compte des négociants. Les missions des capucins et des carmélites, mais aussi les missions jésuites établies entre le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècle dans la région d'Ambaca [28], ont exercé une influence culturelle décisive et durable. D'un côté, parce qu'elles ont christianisé ces populations ; de l'autre, parce qu'elles leur ont apporté une connaissance rudimentaire de la langue portugaise. Il importe de souligner l'importance des catéchismes dans l'activité missionnaire. Ils étaient très souvent utilisés comme abécédaires *(cartilha)* : on convertissait tout en apprenant à lire et à écrire. Les catéchismes et les autres écrits chrétiens sont restés en usage dans l'intérieur angolais et congolais bien après le départ des missionnaires. Ces matériaux, qui circulaient sous forme de cadeaux échangés entre autorités locales, étaient donc des instruments à la fois didactiques et religieux [29]. La copie manuscrite des prières apprises avec les missionnaires se perpétuait dans le cadre des chefferies par l'intermédiaire des secrétaires, émaillées de termes en kimbundu : Je vous salue, Notre Père, Prière à saint Antoine, les commandements, ainsi que d'autres oraisons tout aussi traversées d'allusions à la sorcellerie [30].

L'administration coloniale, basée à Luanda ou dans les comptoirs et forteresses de l'intérieur, alimenta les contacts des chefferies avec le monde lettré.

27 - Pour une explication plus détaillée sur des centres et les modes de diffusion de l'écriture, au-delà du politique, voir C. MADEIRA SANTOS et A. P. TAVARES, *Africae Monumenta*..., *op. cit.*, p. 475-496. Plus spécifiquement, sur le rapport entre la vulgarisation de l'écriture à travers le droit et les processus d'appropriation du droit colonial par le droit africain (et vice versa), voir Catarina MADEIRA SANTOS, « Entre deux droits. Les Lumières en Angola (1750-1800) », *Annales HSS*, 60-4, 2005, p. 817-848.

28 - J. VANSINA, « Ambaca society... », art. cit.

29 - La *Cartilha da doutrina christã em lingoa do Congo* fut imprimée en langue kikongo avant 1556 : A. BRÁSIO, *Monumenta Missionária Africana*..., *op. cit.*, vol. II, p. 391 et 393. Le catéchisme est considéré comme le premier livre imprimé en kimbundu. Il s'agit de l'œuvre du père jésuite Francisco Pacconio publiée à Lisbonne en 1642 par António DE COUTO sous le titre *Gentio de Angola sufficientemente instruido nos mystérios da nossa Sancta Fé* : voir António de Oliveira CADORNEGA, *História geral das Guerras Angolanas*, Lisbonne, Agência-Geral do Ultramar, [1680] 1972, vol. I, p. 114, 116 et note 1, et une référence plus tardive : Fonds Mufuque Aquitupa, doc. 117, lettre du Dembo Mufuque Aquitupa pour D. Sebastião Pascoal Silvestre Manoel, Dembo Quinguengo, 19 mars 1909, *Africae Monumenta*..., *op. cit.*, vol. II.

30 - Ces documents méritent une étude spécifique. Dans cet article, on ne s'intéresse qu'au rapport à l'apprentissage de l'écriture. Fonds Mufuque Aquitupa, doc. 30, prières à « Santo António » et à « Nossa Senhora », « 7 mandamentos de Deus », 24 janvier 1873, *Africae Monumenta*..., *op. cit.*, vol. II ; doc. 40, 15 janvier 1853 ; doc. 108, « Oração para curar e tirar feitiço », sans date.

Editions de l'EHESS | Telecharge le 26/11/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 176.135.165.182)

Les allers et retours bureaucratiques fonctionnaient informellement comme modes d'apprentissage. Les présides commandés par le *capitão-mor*, ayant des attributions militaires et judiciaires, arbitraient les conflits entre habitants *(moradores)* et ceux intervenant entre les *sobas* vassaux et leurs dépendants. Ces intrusions de l'ordre colonial ont vulgarisé des expressions et des formules issues du droit portugais, qui ont ensuite été progressivement intégrées dans le règlement des litiges entre Africains. Les « manières de dire » et les termes du droit portugais – canonique et romain – sont ainsi présents dans la rédaction du *mukanu* [31].

Les cérémonies et les procédures diplomatiques sont régies à la fois par les temporalités africaine et coloniale. Le renouvellement des actes et des serments de fidélité avait lieu au moment de l'élection du nouveau Ndembu : sa confirmation et sa légitimation exigeaient la répétition de l'hommage et du serment devant le gouverneur ou ses représentants, et le paiement de la dîme. De même, dès qu'un nouveau gouverneur arrivait à Luanda, les *sobas* devaient lui envoyer une ambassade afin de réitérer les marques de leur fidélité. Ces rituels étaient l'occasion d'échanger des cadeaux et de fortifier les alliances. Le non-respect du protocole engendrait immédiatement des tensions, des correspondances, des demandes d'explications et, en dernière instance, pouvait dissoudre le lien de vassalité et conduire à la guerre [32]. La circulation entre Luanda, les présides et les chefferies africaines, par le biais des ambassades composées d'un important cortège, engendrait d'interminables échanges de lettres où les règles de la bureaucratie, des manières de dire et les formules étaient inlassablement répétées. C'est dans le sillage des traités et de la diplomatie que commence alors à circuler un autre type de documents qui ouvre de nouveaux champs à l'intervention de l'écrit. C'est le cas des reçus [33], des mandats ou des reconnaissances de dette qui concernaient le paiement de la dîme exigée des *sobas* vassaux [34] ou encore des lettres qui définissaient les stratégies d'alliance contre les ennemis communs des Ndembu et des Portugais [35].

Pour dialoguer avec l'appareil colonial et réaliser l'intégralité des actes que le statut juridico-politique de vassal impliquait, les chefferies africaines ont dû

31 - Toute forme de litige résolu verbalement. Très fréquemment, le jugement des *mucanos* se traduisait par le payment d'une amende. Voir C. MADEIRA SANTOS, « Entre deux droits... », art. cit., p. 22-23.

32 - On peut présenter de nombreux exemples : Arquivos de Angola, vol. I, nº 1, 1933, chapitres du serment du Duque de Hoando, D. António Afonso, Arraial do Alojamento do rei do Congo, le 11 janvier 1666 ; Arquivo Histórico Ultramarino, Angola, codex 1628, f. 108, lettre du gouverneur de l'Angola, Manuel de Almeida Vasconcelos, pour Dom João Manuel Silvestre, nommé Gombe Amuquiama Samba Aquine, 26 novembre 1791. Sur la circulation des *sobas* vassaux et sa présence dans la ville de Luanda, au début du XIXe siècle : Arquivo Histórico Nacional de Angola, codex 3018, f. 6, lettre du gouverneur de l'Angola, António Saldanha da Gama, pour le *capitão-mor* du préside de Cambambe, 31 mars 1809.

33 - Fonds Ndala Cabassa, doc. 17, lettre de José Oliveira Barbosa pour le Dembo Caculo Cacahenda, 20 octobre 1891, *Africae Monumenta*..., vol. II ; doc. 24, 26 janvier 1814, *Africae Monumenta*..., *op. cit.*, vol. I, p. 78.

34 - Fonds Ndala Cabassa, doc. 9, 19 mars 1834, *Africae Monumenta*..., *op. cit.*, vol. II.

35 - Il y a plusieurs exemples : Arquivo Histórico Nacional de Angola, codex 3018, folios illisibles, pour les références aux lettres du *soba* du Bailundo et du Haco.

Editions de l'EHESS | Telecharge le 26/11/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 176.135.165.182)

maîtriser l'écrit. C'est pourquoi elles se sont dotées de secrétaires et ont constitué des archives d'État.

Le rôle des secrétaires

La grande originalité de l'histoire des institutions politiques ndembu consiste précisément dans la création de structures bureaucratiques fondées sur des registres et des instructions écrites. Dans ce cadre, s'impose la figure exemplaire et révélatrice du secrétaire qui intègre le traditionnel appareil d'État formé du Ndembu, des *sobas*, des *macotas* et des lignages. Progressivement, le secrétaire acquiert une place autonome qui, dans la société locale, correspond à une position hiérarchique équivalente à celle des autres dignités [36].

Le secrétaire constitue la figure clé du développement des relations diplomatiques avec les autorités portugaises et participe tout autant à l'ensemble du processus d'apprentissage de l'écriture du pouvoir. Dans un précédent travail, nous avons démontré comment le statut de secrétaire pouvait émerger dans certaines circonstances et ce, en marge des structures de parenté. Le phénomène est analogue à celui qui se produit pour d'autres professions telles que les chasseurs étudiés par Joseph Miller [37]. Le secrétaire est présent dans les moments politiquement prestigieux (signature de traités de paix, ambassades envoyées au gouverneur à Luanda) aux côtés des *macotas*. La consolidation de son statut est étonnamment illustrée par la lettre d'un négociant proposant ses services au Dembo Cahuanga, et établissant les conditions de son exercice :

> *Si vous désirez avoir un bon secrétaire dans votre État [...] Que vous me payiez ou au mois ou à l'année pour que je vienne comme secrétaire à votre service, sortant d'ici pour me rendre sur votre terre, je demande à être accompagné de votre bâton pour que je sache que c'est vrai, car je suis tout disposé à vous servir pourvu que vous me payiez au mois ou à l'année, me donniez tous les jours déjeuner et dîner, et une grande maison pour que j'y habite moi et ma femme, et qui me servira de secrétariat pour écrire toutes les affaires de votre État* [38].

36 - Le lignage était au centre de l'organisation politique. Les chefferies réunissaient différents lignages liés entre eux sous l'autorité d'un seul chef. Le pouvoir s'exerçait et sur la terre et sur le peuple. Aux villages lignagers, qui formaient les unités de base des chefferies, se trouvaient associées des terres spécifiques dont l'usage était régulé par les aînés des lignages *(macotas)* et par les chefs. Les aînés formaient le *conseil des macotas* qui réunissait un ensemble de fonctions politiques ayant voix au gouvernement. À plusieurs niveaux, les dépendants et les « esclaves » représentaient une partie importante du système social mbundu, fournissant des femmes et des enfants, incorporés dans les familles et dans les lignages, de la main-d'œuvre pour travailler dans les champs et des supplétifs pour des obligations du service civil ou militaire.

37 - C. Madeira-Santos et A. P. Tavares, *Africae Monumenta*..., *op. cit.*, vol. I, p. 500 ; J. C. Miller, *Poder político*..., p. 51-52.

38 - Fonds Dembo Cahuanga, doc. 168, lettre d'André Ambrósio à D. Thomaz Quizengue, 26 février 1897, *Africae Monumenta*..., *op. cit.*, vol. I, p. 314-315.

Editions de l'EHESS | Telecharge le 26/11/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 176.135.165.182)

Plusieurs indices nous permettent de restituer le processus qui a présidé à l'émergence et au renforcement de ce statut. Depuis la fin du XVII^e siècle, l'administration coloniale a eu recours à une fonction administrative jusqu'à présent très négligée par les études [39]. Il s'agit des greffiers des terres des *sobas (escrivães das terras dos sobas)*, dont on retrouve plusieurs désignations dans les actes de la chancellerie de Luanda [40]. Ces agents du pouvoir colonial s'installaient dans les chefferies sous la protection des Ndembu et devaient écrire régulièrement au gouverneur afin de l'informer de ce qui se passait dans l'hinterland. Les terres des grands Dembos Ambuila et Ambuela étaient particulièrement visées du fait de l'importance de la traite des esclaves sur la route menant vers l'Ambriz. Même si cette fonction fut déclarée officiellement éteinte en 1759, elle n'était toujours pas oubliée lorsqu'en 1799 le Dembo Ambuila écrivit une requête au gouverneur pour lui demander un *escrivão* [41]. Dans un premier temps, les scribes et secrétaires qui rédigèrent les documents signés par les Dembos furent ces administrateurs coloniaux itinérants, dont certains étaient passés dans les chefferies africaines [42]. Mais, bientôt, des Africains occupèrent ces fonctions.

Cette nouvelle figure a nécessairement perturbé les anciennes positions relatives des statuts sociopolitiques. Les nombreux conflits qui se sont produits entre les secrétaires et les *macotas* ont été réglés soit par la justice coloniale soit en interne. En 1784-1785, des *macotas* accusèrent le secrétaire Lourenço Bezerra Pinto de conspirer contre le Dembo Caculo Cacahenda, Sebastião Francisco Cheque. L'accusation donna lieu à une pétition auprès des autorités portugaises demandant l'emprisonnement du secrétaire et de ses complices et leur déportation au Brésil. L'argument développé était d'ordre politique [43]. Cependant les types de conflits et les argumentaires changèrent au début du XIX^e siècle. Dès lors, les discussions portèrent davantage sur les marqueurs sociaux invoqués par les uns et les autres, qu'il s'agisse des *macotas* ou des secrétaires. On note ainsi l'émergence des désignations de « couleur » et de « noblesse de sang ». Les *macotas* contestaient en effet la légitimité des unions de leurs enfants avec ceux des secrétaires et écrivaient par exemple : « Nous ne parlons pas aux secrétaires parce qu'ils sont noirs. » De leur

39 - Arquivo Histórico Ultramarino, Angola, boîte 42, doc. 36, « Alvará », 26 juin 1703.
40 - Arquivo Histórico Nacional de Angola, codex 299 (1733-1755).
41 - Arquivo Histórico Nacional de Angola, codex 322, f. 57, lettre pour le Dembo Ambuila D. Joaquim Afonso Alvares, 14 mai 1799. Les dernières traces de ces *escrivães das terras* datent de 1759. Cette année, le gouverneur d'Angola Dom António Vasconcelos supprima les postes de *escrivães das terras* des Dembos Ambuila et Ambuela. Le gouvernement avait décidé de fonder un nouveau marché *(feira)* plus au nord, le marché d'Encoge (auquel serait associé le préside d'Encoge) qui aurait comme mission, entre autres, de remplacer les *escrivães* : Arquivo Histórico Ultramarino, Angola, boîte 42, doc. 89, « Ofício » du gouverneur António Vasconcelos, 10 novembre 1759.
42 - C. MADEIRA SANTOS, « Entre deux droits... », art. cit., p. 837.
43 - Fonds Caculo Cacahenda, doc. 9, demande auprès des autorités portugaises pour la résolution de litiges internes, 29 octobre 1874/8 février 1875, *Africae Monumenta*..., *op. cit.*, vol. I, p. 62 et 64-65.

Editions de l'EHESS | Telecharge le 26/11/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 176.135.165.182)

côté, les secrétaires remettaient en question la noblesse de sang des *macotas* [44]. Ici, le marqueur social de la couleur n'est pas fonction du phénotype, mais d'un ensemble de pratiques culturelles. Les Blancs sont ceux qui agissent comme les Européens, du moins selon ce que les Africains pensent être des comportements européens. C'est tout un jeu de miroirs qui est en cause, rappelant les *implicit understandings* de Stuart Schwartz [45]. La rencontre oblige à une reformulation des idées sur soi et sur l'autre : la perception de soi (des *macotas*) est indirecte, c'est-à-dire qu'elle s'effectue à travers la représentation que l'on a de ce qu'est un Blanc. Or, pour eux, la couleur est avant tout synonyme d'un comportement culturel spécifique. Le phénomène est révélé dans la région d'Ambaca par d'autres types de sources [46].

L'acquisition du statut de secrétaire est fondée sur un enseignement qui n'a pas donné lieu à l'institution d'une structure scolaire. À l'intérieur des chefferies, ce sont les secrétaires ou les *ambaquistas* [47], personnages issus de ce monde luso-africain extrêmement mobile et animé qui inculquent le savoir à leurs disciples et sont par conséquent qualifiés de maîtres dans les sources. On retrouve parmi eux les membres des plus anciennes familles luso-africaines de Luanda et de son hinterland. La famille Bezerra en particulier, composée de commerçants luso-africains étroitement liés aux chefferies ndembu, était un exemple de cette connexion entre les deux fonctions. Lourenço Bezerra Pinto était le petit-fils et le secrétaire du Dembo Caculo Cacahenda, Sebastião Francisco Cheque, au pouvoir en 1770 [48], tandis

44 - Fonds Mufuque Aquitupa, doc. 3, lettre du secrétaire du Dembo Quinguengo à son fils, greffier du même Dembo, sans date ; doc. 16, lettre de Gonçalo da Natividade Franco, « escrivão do Estado » du Dembo Quinguengo, sans date, *Africae Monumenta*..., *op. cit.*, vol. II.

45 - Stuart SCHWARTZ, « Introduction », *Implicit understandings: Observing, reporting, and reflecting on the encounters between Europeans and other peoples in the early modern era*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994, p. 1-19, ici p. 3.

46 - Beatrix HEINTZE, *Pioneiros africanos. Caravanas de caregadores na África Centro-Ocidental (entre 1850-1890)*, Lisbonne, Caminho, 2004, p. 61.

47 - Secrétaires et *ambaquistas* pouvant être la même personne. Les *ambaquistas* (le nom leur vient d'Ambaca) appartenaient à une culture mixte, luso-africaine. Ils étaient dans leur majorité Noirs ou métis, même s'ils se considéraient comme « Blancs ». *L'ambaquista* savait lire et écrire, s'habillait comme un Européen et portait des chaussures. Voir B. HEINTZE, *Pioneiros*..., *op. cit.*, p. 17-18 et 61. Pour ce qui est de la formation du stéréotype, voir Jill DIAS, « Novas identidades africanas em Angola no contexto do comércio atlântico », *Trânsitos coloniais: diálogos críticos luso-brasileiros*, Lisbonne, Instituto de Ciências Sociais, 2002, p. 293-320. Le traitement du personnage au niveau de la littérature angolaise est un vrai topoï : Uanhenga XITU, *« Mestre » Tamoda e outros contos*, Luanda, UEA, [1977] 1985.

48 - Fonds Caculo Cacahenda, doc. 7, « Portaria sobre a isenção de um Dembo », 26 mai 1770, *Africae Monumenta*..., *op. cit.*, vol. I, p. 62. D'autres références à la famille Bezerra dans le dembado de Caculo Cacahenda, *ibid.*, p. 67 ; António Bezerra Pinto, greffier, 1823, *ibid.*, p. 97 ; Francisco Xavier Bezerra, greffier, 1832 et 1840, *ibid.*, p. 116 et 131 ; Sebastião Bezerra Ferreira Pinto, « morador », 1869, *ibid.*, p. 199. Pour le fonds Mufuque Aquitupa, doc. 20, 30 août 1877, *Africae Monumenta*..., *op. cit.*, vol. II : António Bezerra était le neveu du secrétaire de Dom Miguel Sebastião Silvestre Manuel, Dembo

Editions de l'EHESS | Telecharge le 26/11/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 176.135.165.182)

qu'un autre membre de la famille occupait la place principale dans la transmission des savoirs dans le dembado de Mufuque Aquitupa. Il faudrait certes multiplier les exemples pour asseoir avec certitude l'idée d'un véritable croisement entre les porteurs des titres politiques ndembu et ceux qui maîtrisaient l'art de l'écrit [49].

Le fait que les secrétaires ndembu exercent aussi la fonction de maître explique que l'on trouve dans ces archives des leçons de lecture, d'écriture et de calcul *(ler, escrever e contar)* aux côtés des documents officiels. Ces pièces ont été peu conservées, comme tous les documents très largement utilisés. Elles datent pour l'essentiel du XIX[e] siècle. Ce sont de véritables travaux d'écriture, des révisions de l'abécédaire, ainsi que des exercices où l'on associe les voyelles et les consonnes (par exemple, ba, be, bi, bo, bu). Ces apprentissages, toujours répétés, sont généralement remplis d'erreurs et d'omissions : des lettres sont manquantes, ou bien l'élève essaie de reproduire le son de la consonne en attachant les lettres déjà connues, et non le signe qui lui correspond – au lieu de [x], par exemple, on met « gis », selon la phonétique portugaise. L'enseignement des chiffres s'effectuait de la même manière, à un niveau très élémentaire (on s'arrêtait à 50), alors que les comptabilités commerciales révèlent, pour les mêmes périodes et les mêmes archives, des compétences plus élaborées.

Il est plus significatif, pour l'histoire des secrétaires, qu'au-delà des leçons il y eut des échanges de lettres entre le maître et ses disciples, qui lui écrivaient en faisant précéder leur nom de la mention « votre élève ». La relation se révèle à la fois personnelle et protocolaire, à travers l'adoption de formules stéréotypées où se mêlent les formes de politesse coloniales et mbundu : l'élève appelait son maître « Père Silva, secrétaire Dom maître *(Pai Silva secretario Dom Mestre)* [50] ». Une fois l'élève devenu secrétaire, il restait en rapport avec son ancien maître, lui aussi secrétaire, constituant ainsi un réseau qui doublait celui des autorités politiques.

Ainsi, sans institution scolaire formelle, se constitue et s'organise un corps professionnel à l'intérieur des dembados, conséquence directe de l'appropriation de la culture écrite. Ces agents de l'écrit s'inscrivent parmi les élites traditionnelles dont ils font dorénavant partie. L'appropriation de l'écriture par les aristocraties africaines engendra une mutation décisive des structures politiques et de la façon dont elles entraient en relation avec la société ndembu. En contrepartie, le contexte social a modifié l'écriture en créant des usages nouveaux.

Mutemo Aquinguengo ; sa fille était mariée au secrétaire du Dembo Mufuque Aquitupa ; António Bezerra Ferreira Pinto, beau-fils du *mane massa* du Dembo Mufuque Aquitupa, doc. 128, sans date, *ibid.*

49 - Fonds Mufuque Aquitupa, doc. 5, lettre du disciple Dom Afonço João da Silva à son maître Manoel Bezerra Pinto, 2 mai 1896 ; doc. 19, leçon d'écriture... Sur la famille Bezerra, voir B. HEINTZE, *Pioneiros...*, *op. cit.*, p. 81-115. Sur les Luso-Africains, Joseph C. MILLER, *Way of death: Merchant capitalism and the Angolan slave trade, 1730-1830*, Madison, The University of Wisconsin Press, [1988] 1998, p. 245-283.

50 - Fonds Mufuque Aquitupa, doc. 19, leçon d'écriture..., 18 août 1896, *Africae Monumenta...*, *op. cit.*, vol. II ; doc. 34, lettre d'un disciple à son maître Dom Miguel António Afonço da Silva, Secrétaire majeur de l'État du Dembo Mutemo Aquinguengo, 20 avril (sans année), *Africae Monumenta...*, *op. cit.*, vol. II.

Editions de l'EHESS | Telecharge le 26/11/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 176.135.165.182)

L'immatérialité de l'écrit : formulaires et accumulation des énoncés

Une analyse interne des documents fournit de nouveaux éléments concernant la manière dont la société africaine a réinventé l'écriture et l'a investie de ses propres concepts, voire de ses cadres mentaux.

Le regard sur les formes graphiques offre une première piste. L'usage constant des signes d'abréviation est similaire à celui qui était pratiqué par les greffiers des chancelleries coloniales ; il en est de même pour les majuscules en début de phrase ou de nom, prénom ou toponyme. Les signes de ponctuation répondent moins à la norme portugaise, mais sont néanmoins présents. Visuellement, on ne reconnaît pas facilement le mot sur la feuille de papier. L'orthographe est maintes fois modifiée, les coupures de mots ne sont pas toujours respectées. L'écriture code la continuité orale du message en oubliant les règles intrinsèques de l'orthographe. Ces textes devaient être lus à haute voix (ce qui est encore le cas pour l'historien aujourd'hui). Ils étaient caractérisés par de nombreuses interférences entre portugais et kimbundu.

Les documents ndembu suivaient en général le canon colonial, c'est-à-dire européen, tant du point de vue thématique que du point de vue stylistique. Les expressions et formules de politesse étaient souvent stéréotypées. Les en-têtes et les souscriptions relevaient de catégories mentales et culturelles européennes plutôt qu'africaines. On trouvait des expressions telles que « mon estimé ami », ou « illustrissime, excellentissime seigneur Dembo... », « comme vassal et fidèle de Votre Majesté et votre seigneurie mon père et seigneur... [51] », ou encore, à la fin : « Dieu vous garde de nombreuses années [52] » ; « De Son Excellence au chef du conseil de l'Ambriz [53] ». Dans certains cas, de longs enchaînements de formules d'origine portugaise étaient reproduits, comme s'ils avaient été appris par cœur, sans qu'on puisse y déceler l'intervention de manières de dire proprement africaines. La lettre ressemblait à une longue récitation, comme si l'acte même d'écrire se confondait avec la simple énonciation du texte. Ces formules apprises par cœur, et souvent recopiées, n'étaient pas stables. Celui qui s'en servait pouvait les déformer, en oublier des parties, déformer certains mots, soit par défaut de mémoire, soit du fait de l'insuffisante maîtrise de leurs contenus. Ainsi, le texte garde globalement sa signification, même si dans le détail des phrases il devient incohérent ou incompréhensible.

51 - Fonds Mufuque Aquitupa, doc. 12, lettre du Dembo Quinguengo, Sebastião Manuel Silvestre pour le chef d'Encoge, 31 janvier 1873, *Africae Monumenta*..., *op. cit.*, vol. II.

52 - Fonds Mufuque Aquitupa, doc. 16, lettre de Gonçalo da Natividade Franco, « escrivão do estado » du Dembo Quinguengo, sans date, *Africae Monumenta*..., *op. cit.*, vol. II.

53 - Fonds Mufuque Aquitupa, doc. 21, lettre du Dembo Mufuque Aquitupa..., *Africae Monumenta*..., *op. cit.*, vol. II.

Editions de l'EHESS | Telecharge le 26/11/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 176.135.165.182)

J'espère que cette [lettre] rencontrera mon Père en parfaite santé ce que je désire ainsi que pour toute sa famille [et] toute sa maison [,] étant dans la forme que mon affection espère le plus applaudir, quant à moi pour l'instant il n'y a rien à dire et en tout état de cause j'offre mes services à mon Maître [que je considère] mon Père et Seigneur[54].

Le respect des formules renvoyant à un usage ancien mais continu des normes portugaises de politesse ou de préséance n'est qu'un aspect de la question. Des expressions mbundu viennent s'agréger à cette trame préétablie, la redéfinissant. Une *texture* inédite se constitue par l'incorporation des fils du récit africain[55]. En effet ceux qui ont recours au document ne reproduisent presque jamais les formules dans leur intégralité, ils les réinventent en introduisant de multiples variations ou de nouveaux éléments. La figure du secrétaire est, là aussi, centrale. Dans une société non alphabétisée, l'individu qui maîtrise l'écrit peut se poser comme interlocuteur nécessaire et en même temps crédible, puisqu'il est le détenteur de pratiques codées et de savoir-faire spécifiques. On lui reconnaît des capacités à formuler et à transcrire des énoncés différents de ceux de la langue quotidienne[56]. Cette aptitude, bien que directement inspirée des savoir-faire proposés par le monde colonial, prend une allure locale par l'incorporation de concepts africains. Songeons que si les lettres et d'autres types de documents étaient, d'une manière générale, signés conjointement par le Dembo et son secrétaire, il est vraisemblable que les chefs ndembu, ainsi que les *macotas*, n'étaient pas passifs face à l'aide rédactionnelle que leur apportaient leurs secrétaires. On peut supposer que le chef ndembu intervenait activement dans la rédaction qu'il pouvait dicter et même rectifier.

54 - Fonds Mufuque Aquitupa, doc. 34, lettre d'un disciple..., *op. cit.* : « Estimo que esta encontre o meu Pai com perfeita saúde que lhe desejo e em companhia da sua família toda da casa que estando na forma que o meu afecto deseja muito aplaudir, enquanto a mim por ora nada de notar e de toda a forma me ofereço ao meu Mestre como Pai e Senhor. »

55 - Dans un livre collectif, Sanjay Subhramanyam propose l'adoption du terme *texture* en alternative au terme *genre*. La discussion s'organise autour du rapport entre discours historique, genre et *texture*, à partir du cas de l'Inde du Sud. Il soutient la thèse qu'aucun genre littéraire exclusif n'est assigné à l'écriture de l'histoire. Au contraire, le choix d'un genre à des fins historiographiques change, en accord avec les temps : Velcheru Narayana RAO, David SHULMAN et Sanjay SUBHRAMANYAM, *Textures du temps. Écrire l'histoire en Inde*, Paris, Le Seuil, [2003] 2004. Pour l'Afrique, cette proposition s'avère particulièrement féconde parce qu'elle permet de dissocier l'histoire d'un genre spécifique, comme cela a été le cas dans le monde occidental. Les travaux de J. Miller sur les généalogies historiques, ou *musendo* du groupe Mbundu, en Angola (ensembles de noms personnels connectés à travers des rapports conventionnels de filiation et d'affinité) s'inscrivent directement dans cette perspective : Joseph C. MILLER, *Poder político...*, *op. cit.*, p. 17-18, où l'auteur expose la méthode de décodage de cette tradition orale Mbundu ; *Id.*, « History and Africa/Africa and History », *The American Historical Review*, 104-1, 1999, p. 1-32, ici p. 9-11.

56 - Du point de vue comparatif, Armando PETRUCCI, « Scrittura e libro nell'Italia altomedievale. Il sesto seccolo », *Studi Medievali*, 10-2, 1969, p. 157-213. Pour une explication de la méthode, *Id.*, « Storia della scrittura e della società », *Alfabetismo e cultura scritta*, 2, 1989, p. 47-63.

Editions de l'EHESS | Telecharge le 26/11/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 176.135.165.182)

La présence du monde africain est attestée par l'emploi de termes qui identifient une position dans une hiérarchie organisée par la parenté, les titres politiques des dignitaires ainsi que la constitution de l'État et son organisation. Les titres liés à la parenté sont récurrents : références au nom du lignage, aux lignées maternelle et paternelle, aux « termes réciproques » [57] au sein de la terminologie de parenté. Toutes les expressions, qui énoncent les structures et pratiques lignagères, s'avèrent extrêmement riches et laborieuses à déchiffrer d'autant qu'elles se combinent suivant des logiques qui excèdent le strict cadre mbundu. Les termes de parenté sont visibles dans la correspondance des Dembos : « Mon très [cher] gendre et beau-père et parent et ami seigneur » *(Muito meu genro e sogro e parente e amigo senhor)* ; à la fin de la lettre « Je suis votre beau-père et gendre et ami » *(Sou seu sogro e genro e amigo)* ; ou « Mon Illustrissime et Excellentissime beau-père et gendre » *(Ill^mo Ex^mo meu sogro e genro)* [58] ; ou encore des formules qui s'articulent aux vocabulaires colonial et chrétien : « mon très cher frère beau-père et gendre [59] », précédé des noms chrétiens « Dom Bernardo Paullo Afonço da Silva », du titre politique, « Dembo Nanboa Angongo » et dans certains cas du lignage d'appartenance « Dembo Dom João Domingos e da Jração de cajbo » [de Mufuque Aquitupa]) [60]. Ces longs énoncés indiquent le maillage étendu des titres politiques et traduisent la complication des situations sociales dans le temps et, notamment, l'intégration des signes et titres hiérarchiques africains dans les pratiques de l'écriture [61].

La position des femmes du Dembo génère une autre hiérarchie. C'est le cas par exemple de la *muene nwale* (*envale* dans les documents), qui est la première femme du Dembo et de la *muene mubanda*, sa deuxième épouse, parfois la femme du chef précédent. Sans s'attarder sur les modes de hiérarchisation, il importe de signaler ici la complexification qu'ils engendrent dans les textes. On est confronté à des énoncés aussi tortueux qu'inattendus : « Mon très [cher] frère Ami Seigneur, j'espère que ces miettes de lettres arrivent à Votre Seigneurie et [vous trouvent] en santé et [aussi] en compagnie de l'Illustrissime Dame Votre Umbanda et également de vos mucamas et aussi de nos Macotas [62] ». L'expression « mon fils », au sens de « fils sociologique », ajoute un élément de plus au champ lexical de la parenté [63].

57 - Je remercie Enric Porqueres i Gené pour ce renseignement.
58 - Fonds Mufuque Aquitupa, doc. 94, lettre pour Dom Miguel Vieira Afonço, Dembo Mufuque Aquitupa, 13 mars 1872, *Africae Monumenta*..., *op. cit.*, vol. II ; doc. 58, lettre de Dom Thomaz Paulo Afonço da Silva, Dembo Cacuanza Grande, pour D. João Domingos Afonço da Silva, Dembo Mufuque Aquitupa, 2 décembre 1901, *Africae Monumenta*..., *op. cit.*, vol. II.
59 - Fonds Mufuque Aquitupa, doc. 70, lettre du Dembo Namboangongo pour le Dembo Mufuque Aquitupa, 6 novembre 1907, *Africae Monumenta*..., *op. cit.*, vol. II.
60 - Fonds Mufuque Aquitupa, doc. 43, « Termo da Relação do Trastesalio de Estado », 10 mai 1890, *Africae Monumenta*..., *op. cit.*, vol. II.
61 - Sur ce sujet, voir J. C. MILLER, *Poder político*..., *op. cit.*, p. 16 et 18.
62 - Fonds Mufuque Aquitupa, doc. 11, lettre de Dom Francisco Sebastião Afonço da Silva, Dembo Cabonda Cahui, pour Dom Miguel Viana Affonço da Sila Digmo, Dembo Mufuque Aquitupa, 30 juillet 1869, *Africae Monumenta*..., *op. cit.*, vol. II.
63 - Je ne m'occupe pas du thème de l'esclavage interne, il sera développé dans l'introduction du volume II des *Africae Monumenta*.

Editions de l'EHESS | Telecharge le 26/11/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 176.135.165.182)

L'organisation politique définit également des titres et des hiérarchies, qui sont toujours consignées dans les écrits. D'abord le « Dembo reformado » ou Dembo honoraire et le « Dembo actual », en exercice. Comme le Dembo était élu et que celui qui quittait le pouvoir ne perdait pas le titre, il conservait un statut qui pouvait être mobilisé à certaines occasions. À un autre niveau, se situaient les *mane*[64]. Le mot *mane* précède un deuxième qualificatif qui indique la fonction précise à laquelle est attaché le titre, comme dans *mane massa*, *mane lumbo*, *mane tendalla*, etc. Les *mane*, qui forment le conseil des *macotas* entourant le Dembo, sont omniprésents dans les textes, soit en tant qu'agents de l'écrit (correspondance), soit par leur rôle central dans le cérémonial et le fonctionnement de l'État, soit par leur fonction de garants puisque leur signature (précédée de leur nom et titre politique) figure dans les actes. Enfin, tous les documents portent une date selon le calendrier chrétien et un lieu de provenance. Les villages, normalement désignés comme *Banza*[65], portent leur nom chrétien (saint tutélaire) et sont identifiés par le titre politique du pouvoir qui y est installé. On retrouve dès lors des désignations telles que Banza de São Sebastião de Mufuque Aquitupa[66] ou Banza de Santo António de Caculo Cacahenda. Bref, l'entremêlement de registres si disparates engendre non une écriture syncrétique, mais un processus d'*accumulation d'énoncés* par *juxtaposition*, passant parfois par des *réplications* de formules. Les repères africains ne sont jamais complètement effacés, mais les marqueurs coloniaux ne s'inscrivent pas de manière hégémonique : ils coexistent.

On peut comprendre le processus en analysant le fonctionnement de la langue dans la lettre des textes. Entre le début et la fin des messages, entre les salutations et les adieux, le cœur du message apparaît comme un espace de créativité où l'oralité traverse l'écrit et le bouleverse[67]. Là, les locuteurs libérés des contraintes épistolaires gèrent la diversité des langues et les répertoires de référence en fonction des niveaux discursifs convoqués : familial, historique, politique, social, idéologique...

Un bricolage linguistique

Dans le cas des Ndembu, aucune langue créole ne s'est véritablement instituée. Le kimbundu et le portugais ont fonctionné comme *lingua franca*, « langues de contact »[68], et ont circulé bien au-delà des zones contrôlées par leurs locuteurs[69].

64 - Voir note 11.

65 - *Banza* est une adaptation portugaise, très vulgarisée dans la documentation des Ndembu et dans la documentation coloniale, du mot kimbundu *mbanza* qui sert à désigner un village d'une certaine importance politique et où est installé le chef.

66 - Fonds Mufuque Aquitupa, doc. 21, lettre du Dembo Mufuque Aquitupa..., *Africae Monumenta*..., *op. cit.*, vol. II.

67 - Ariane Bruneton-Governatori et Bernard Moreux, « Un modèle épistolaire populaire. Les lettres d'émigrés béarnais », *Cahiers d'Ethnologie de la France*, 11, 1997, p. 79-103, ici p. 90-94.

68 - On utilise *lingua franca* dans le sens de « langue véhiculaire ». Sur les différentes acceptions du terme, voir Jocelyne Dakhlia, *Lingua franca*, Arles, Actes Sud, 2008, p. 14-17.

69 - Jill Dias, « Mudanças nos padrões de poder no 'hinterland' de Luanda: o impacto da colonização sobre os mbundu (c. 1845-1920), *Pénélope*, 14, 1994, p. 42-94 ; Mário António

Editions de l'EHESS | Telecharge le 26/11/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 176.135.165.182)

C'est pourquoi il est important d'essayer de comprendre comment ces idiomes, et d'autres, interagissaient au sein de la trame linguistique en vigueur dans la région ndembu et en particulier dans l'écrit. On centrera l'analyse sur trois points précis : le *code switching*, les emprunts lexicaux et la profondeur sémantique du mot.

Le corps des documents est majoritairement rédigé en portugais, même si le kimbundu y est omniprésent. La langue du colonisateur apparaît sous deux formes : l'une proche de la norme (en particulier dans les tournures stéréotypées) ; l'autre, plus éloignée, imprégnée par les langues bantoues (kimbundu et kikongo). Le portugais épouse alors toute la rythmique de la langue kimbundu, alors que celle-ci se laisse re-grammaticaliser par le portugais. L'analyse du *code-switching* suppose que l'on examine l'alternance entre deux ou plusieurs langues dans le cours d'une conversation entre des personnes plurilingues. Le *switching* se fait, d'habitude, en accord avec la thématique du discours ou selon les intentions du locuteur. Les changements les plus communs concernent le vocabulaire, la phonétique et la syntaxe.

La communication à l'intérieur des villages africains s'effectuait probablement en kimbundu, le portugais étant réservé aux situations mettant en jeu le politique et aux contacts avec le monde colonial, en particulier commerciaux. Pour ceux qui, comme les secrétaires, participaient à ces divers types d'échanges, le passage entre l'oral-kimbundu et l'écrit-portugais était complexe. Ils devaient faire, sans arrêt, des allers et retours entre les différents domaines de la communication et se sont ainsi forgés une forme de langage spécialisée dans la désignation des institutions ou des objets qui n'étaient pas dicibles dans la langue du village. Ces interférences ont entraîné des transferts de sens, par exemple dans le cas du vocabulaire de la relation de vassalité. Les emprunts lexicaux sont ainsi révélateurs des domaines dans lesquels le contact entre les cultures fut le plus prégnant. Du côté africain, il s'agit du pouvoir, de l'administration, de la justice, du commerce et du christianisme [70] : *Estado*, *arquivo*, *secretário*, *secretaria*, *sinente*, *lacre*, *resmas de papel*, *aparos*, *termo de relação*, *sentença*, *autos civeis*, etc.

S'il n'y a pas à proprement parler de langue créole, des phénomènes pouvant relever d'une « créolisation partielle et circonscrite » se produisent néanmoins. Au

FERNANDES DE OLIVEIRA, « Línguas de Angola. O Quimbundu », *Reler África*, éd. par H. Gomes Teixeira, Coimbra, Instituto de Antropologia da Universidade, 1990, p. 69-89, ici p. 79.

70 - Du côté des écritures coloniales, et spécialement des écritures administratives, signées par les gouverneurs, capitaines-majeurs *(capitães-mores)* et administrateurs des grands organismes centraux, avaient lieu des processus pareils de transcription. Dans la documentation du Conseil d'outre-mer à Lisbonne, qui résultait d'un échange avec les gouverneurs en Angola, on constate l'usage assez courant de mots en langues quimbundo et umbundo, pour faire référence à l'organisation politique des interlocuteurs africains. Les mots « Dembo » *(Ndembu)*, « soba » *(usoba)*, « mani, muene, mane » *(mani)*, « macota » *(dicota)*, « mocano » *(mukanu)*, « tanar mocanos » (*Huacatana*, verbe). Ce qui montre de quelle façon les routes de la bureaucratie et les écritures bureaucratiques se constituent aussi comme des voies privilégiées d'interpénétration culturelle, voire de réception du droit et des institutions locales.

Editions de l'EHESS | Telecharge le 26/11/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 176.135.165.182)

niveau d'un mot isolé, on arrive ainsi à identifier un « bricolage » linguistique où les deux langues se croisent et fusionnent. Reste à savoir si ces processus sont réguliers, autrement dit si les opérations de transformation de mots se répètent systématiquement. On peut d'ores et déjà avancer que ces énoncés se situent dans un « entre-deux langues », qui est aussi un « entre plusieurs langues », car derrière le portugais, des formules archaïques des droits canonique et romain révèlent la présence résiduelle du latin. De même, derrière le kimbundu apparaît le kikongo, du fait de l'intensité des contacts entre la région des Dembos et le Congo (emprunts du vocabulaire associé au pouvoir et au commerce) [71]. Du reste, la dénomination Dembo elle-même vient de *undembu*, substantif qui signifie « pouvoir » en kikongo, le verbe étant *kala ndembu*. En kimbundu, le verbe exprimant le « pouvoir » est *lunga* et l'on utilise *soba* pour désigner le « chef » [72]. De même « messager » ou « ambassadeur » (*mpunga – empunga* ou *punga*), employés dans ces textes, évoquent une racine congolaise. On pourrait donner d'autres exemples concernant les plantes, les produits du commerce et les poids et mesures.

L'analyse peut être poussée jusqu'au mot isolé qui devient ainsi un objet historique à part entière [73]. Sa morphologie, entendue ici comme assemblage de morphèmes à un moment donné, renferme en fait une histoire. Retracer l'histoire des mots, dûment contextualisée, revient donc à reconstruire celle des sociétés qui les ont produits. Dans le cas des sociétés ayant laissé très peu de vestiges (comme par exemple celles de l'Afrique centrale ou même la culture des esclaves en Amérique), le mot peut révéler des emprunts, des transferts culturels et des mouvements de populations. La langue kimbundu, comme toutes les langues bantoues, est dotée d'éléments pré-fixatifs nominaux qui comportent deux fonctions sémiques : une déterminative du singulier et du pluriel, l'autre qui indique les classes nominales (au nombre de dix), c'est-à-dire la nature de l'objet (personne, animal, etc.) [74]. En revanche, en portugais, le genre et le nombre sont donnés par le suffixe. Dans les écritures ndembu, les mots en kimbundu et en portugais subissent plusieurs types de transformations, avec ou sans changement de sens, particulièrement dans l'usage des préfixes et des suffixes. Par exemple, le pluriel des mots kimbundu (normalement exprimé par un préfixe) peut être soumis aux

71 - Duarte LOPES et Filippo PIGAFETTA, *Relação do Reino de Congo e das terras circunvizinhas*, éd. par I. do Amaral, Benavente, Câmara Municipal, [1591] 2000, p. 74.
72 - António da Silva MAIA, *Dicionário complementar Português-kimbundu-kikongo : línguas nativas do centro e norte de Angola*, s. l., 1964, p. 488.
73 - On fait référence ici à l'expression anglaise *historical artefact*. Christopher EHRET, « Writing African history from linguistic evidence », *in* J. E. PHILIPS (dir.), *Writing African history*, Rochester, University of Rochester Press, 2005, p. 86-111, ici p. 91. Pour l'histoire des sociétés de l'Afrique centrale avant 1600, voir Jan VANSINA, *How societies are born: Governance in West Central Africa before 1600*, Charlottesville, University of Virginia Press, 2004, p. 5-8 ; pour la culture servile au Brésil, voir Robert SLENES, « L'arbre nsanda replanté : cultes d'affliction kongo et identité des esclaves de plantation dans le Brésil du Sud-Est entre 1810 et 1888 », *Cahiers du Brésil Contemporain*, 67, 2007, p. 217-314.
74 - M. A. FERNANDES DE OLIVEIRA, « Breve Introdução ao quimbundu para estudantes de literatura angolana », *Reler África*, *op. cit.*, p. 113-122, ici p. 115.

Editions de l'EHESS | Telecharge le 26/11/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 176.135.165.182)

règles du portugais. Dans ce cas, soit on supprime le préfixe, soit on effectue une flexion du mot (en genre et en nombre). Ainsi le mot qui désigne en kimbundu les ancêtres, *dikulo* (sing.), *makulo* (pl.), est transformé en *maculos* (pl.) ; les aînés, *dikota* (sing.), *makota* (pl.), apparaît toujours comme *macotas* (pl.), mais on peut trouver aussi *macota* (sing.). Cette altération peut s'accompagner d'une modification du sens, comme dans le mot sorcier, *nganga* (sing.), *giganda* (pl.) qui, sous la forme *gigandas*, renvoie aux pouvoirs et aux outils du sorcier [75], tandis que le verbe *Kujinga* (couronner) a engendré le substantif *cagingas* (calotte honorifique), insigne de pouvoir [76]. La présence de deux pluriels dans le même mot est donc très fréquente dans les produits du commerce, les institutions politiques et les cérémonies du pouvoir, c'est-à-dire là où les contacts culturels sont les plus denses. Dans le commerce, par exemple, tout échange exige que les deux locuteurs saisissent sans ambiguïté les noms et les quantités. Ainsi, en doublant le préfixe bantou par la flexion portugaise, on assure une intercompréhension plus efficace. Le même phénomène joue au niveau des relations de pouvoir dans la diplomatie et dans les rapports administratifs : le secrétaire fixe sur le papier ce langage intermédiaire et redondant.

Examiner le mot dans sa profondeur sémantique revient ainsi à analyser les rapports entre sociétés. L'écriture du pouvoir est également le révélateur des façons de penser le pouvoir et de le maîtriser au quotidien.

Penser le politique : vassalités, lignages ou *gerações* et filiations

Dans les sociétés ndembu, l'écrit n'est pas destiné à fixer des épopées, des récits mythiques ou des lignages. Le corpus nous donne surtout à voir une société en mouvement, son quotidien et ses litiges. Il permet d'identifier et de localiser des acteurs réels, qui ont un nom, une volonté, un destin et qui manifestent leur subjectivité. La nature de cette documentation restitue à ces sociétés une historicité. Elle permet de lire l'histoire des lignages sous une autre forme que celle des récits idéalisés et stéréotypés de la tradition orale. Lorsque les lignages et les filiations symboliques sont mentionnés en dehors d'un récit, c'est pour une utilité immédiate, souvent d'ordre politique, par exemple prouver qu'un certain droit est dû. Le chef fournit la liste de ses ancêtres pour démontrer qu'il est le chef légitime [77]. Ces « informations » correspondent à des fragments du grand récit qui

75 - Fonds Caculo Cacahenda, doc. 60, lettre du Dembo Cazuangongo au Dembo Quibaxi Quiamubemba, 10 mai 1867, *Africae Monumenta*..., *op. cit.*, vol. I, p. 168.

76 - Dans la documentation « cagingas », du kimbundu *kujinga*. Ce sont des calottes ou couvre-chefs honorifiques, normalement constituées de fibres végétales toujours interprétées comme des insignes du pouvoir mbundu.

77 - Jan VANSINA, *Sur les sentiers du passé en forêt. Les cheminements de la tradition politique ancienne de l'Afrique équatoriale*, Louvain-la-Neuve, Centre d'histoire de l'Afrique, 1991, p. 50-51.

Editions de l'EHESS | Telecharge le 26/11/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 176.135.165.182)

continue par ailleurs à être véhiculé oralement. Il semble, dans certains cas, que sa texture soit modifiée par son champ d'application. C'est pourquoi nous proposons de parler plutôt de production d'« informations sur les lignages », instrumentalisées au profit de l'efficacité, que de « fixation de lignages » au sein du récit des origines. L'énonciation de ces « fragments » sort les lignages de leur fonction normée de représentation emblématique pour donner à voir la parenté dans sa dimension performative : les liens familiaux sont exprimés dans le cadre d'une action sociale, à des fins immédiates.

L'avènement d'une tradition écrite, liée à une culture administrative et à la nécessité de régler des conflits, n'exclut pas la persistance de la tradition orale comme principal véhicule de transmission du discours historique. Cela n'est pas seulement vrai dans les cultures ndembu. En Inde, à Bénarès par exemple, où le rapport de la société à l'écrit est attesté depuis des siècles, l'écrit cohabite avec d'autres formes de transmission. Des études montrent que certains savoirs furent conservés dans la sphère de l'oral pour sauvegarder leur intégrité et protéger leur contenu des risques d'interprétations divergentes suscitées par une lecture individuelle. La manière dont le texte est dit oralement comporte déjà son propre « mode d'emploi », c'est-à-dire les pistes qui orientent vers un sens particulier [78]. Pour ce qui est des communautés ndembu, il faut s'interroger sur la façon dont certains savoirs furent conservés dans le cadre de l'oralité, sans jamais être couchés par écrit, ainsi que sur les principes de sélection de ce qui a été écrit. L'archive telle qu'elle apparaît chez les Ndembu ne constitue pas un fonds neutre à l'égard de faits qu'elle enregistre, mais une véritable construction sociale.

En dépit de la permanence du rôle social de l'oralité, l'écriture est un outil d'innovation politique qui agit au niveau des structures étatiques ndembu. Il s'ajoute aux formes d'organisation et de légitimation existantes, apprenant à coexister avec elles et subissant, voire incorporant, les mêmes transformations.

Dans les textes rédigés, les modèles et les expériences de société mbundu se mêlent au fil du temps à ceux du monde colonial. Le vocabulaire de la vassalité, par exemple, s'insinue dans les hiérarchies africaines. La terminologie féodale est récurrente dans la documentation interne, fonctionnant même comme métaphore des relations politiques aux côtés des relations de parenté. L'usage répétitif de la culture de la vassalité permet sa validation et sa réinterprétation hors des relations avec le pouvoir colonial, et finit par lui conférer de nouvelles significations et effets. À l'occasion des conflits, le statut de vassal s'est teinté d'une profonde ambiguïté, autorisant les Ndembu à se revendiquer alternativement vassaux du roi du Portugal ou vassaux du roi du Congo. Traduit en termes de relation de vassalité, le lien ancien avec le royaume du Congo offrait la possibilité de s'opposer à certaines prétentions de Luanda. Néanmoins la référence au roi du Congo s'explique également par sa centralité dans les filiations symboliques et les lignages, de sorte que les vocabulaires de la vassalité et de la parenté tendent à se recouvrir.

78 - Jonathan PARRY, « The Brahmanical tradition and the technology of the intellect », *in* J. OVERING (dir.), *Reason and morality*, Londres, Tavistock Publications, 1985, p. 200-225, ici p. 222.

Editions de l'EHESS | Telecharge le 26/11/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 176.135.165.182)

La revendication d'une relation parentale avec le roi du Congo faisait partie d'un patrimoine commun aux différents chefs ndembu. Au moment de l'invocation d'une *geração* [79], le Dembo en exercice était placé en ligne directe de succession avec le roi du Congo. Le recours à ces filiations s'est renforcé au moment où les rapports avec les instances coloniales se sont tendus. Pour mieux saisir les arguments en présence on peut examiner quelques exemples. Lorsque les terres du Dembo Namboangongo furent envahies par les troupes coloniales, les alliances politiques inter-dembos se mirent en place. Le Dembo Mufuque Aquitupa envoya des lettres aux chefs voisins, qu'il traitait de « collègues », en précisant : il nous faut agir ensemble « puisque nous sommes tous Dembos, nous sommes tous fils du roi du Congo » [80]. La référence est fréquemment reprise : « il fut couronné par notre souverain et Père, le roi du Congo [81] ». A. de Almeida, qui fut en contact direct avec les Dembos, écrivait dans les années 1930 : « Avant ils étaient politiquement dépendants du roi du Congo qu'ils considéraient comme leur Père (spirituel). Leur nom vient de *ndembu*, nom utilisé par les chefs ou représentants de la monarchie du Congo, *sobas* ou nobles feudataires de S. Salvador [...] Les Dembos se considèrent comme les fils du roi du Congo, évidemment, parce que le premier l'avait été [82]. » Dans son récit de voyage, au moment de traverser la région des Dembos, Jean-Baptiste Douville (1827-1828) témoigna de la dispute entre chefferies ndembu à propos de questions de préséance, fondées sur la plus ou moins grande antériorité de leurs origines Congo [83], et surtout du droit de porter la couronne, attribué par le roi congolais. D'ailleurs, ces conflits parvinrent jusqu'à la justice coloniale par le biais des procès intentés par les Dembos.

Cependant, dans ces polémiques, le roi du Congo n'est pas seulement le héros fondateur, plus ou moins renvoyé dans un temps mythique, mais bien un personnage historique. Dans un procès conservé dans les archives de Ndala Cabassa, chaque chef présenta les arguments qui légitimaient son droit, expliquant, à travers le récit de faits historiques, comment s'établissait le lien avec le Congo [84]. Plus

79 - Notons que le mot « génération » *(geração)* désigne ce qui d'habitude apparaît dans la bibliographie comme généalogie, lignage ou groupes de filiation. Il s'agit d'une transposition du portugais puisqu'au XVI[e] siècle, le vocable *geração* apparaît avec un sens similaire « de la génération de Paulo Dias de Novais » *(da geração de Paulo Dias de Novais)* : C. MADEIRA SANTOS et A. P. TAVARES, *Africae Monumenta*..., *op. cit.*, t. I, p. 403-404.

80 - Fonds Mufuque Aquitupa, doc. 28, trois lettres du Dembo Mufuque Aquitupa... et deux lettres au Dembo Quinguengo (D. Pascoal Sivestre Manoel), et une troisième dont le destinataire n'est pas identifiable [document non lisible]. Les quatre lettres sont datées du 11 octobre 1898, *Africae Monumenta*..., *op. cit.*, vol. II.

81 - Fonds Mufuque Aquitupa, doc. 17, rapport 1890, *Africae Monumenta*..., *op. cit.*, vol. II.

82 - A. DE ALMEIDA, *Relações*..., *op. cit.*, p. 11.

83 - Jean-Baptiste DOUVILLE, *Un voyage au Congo (1827-1828). Les tribulations d'un aventurier en Afrique équinoxiale*, éd. par C. Edel, Paris, La Table Ronde, 1991, p. 216.

84 - Fonds Ndala Cabassa, doc. 48, procès de Dom José Manuel Silvestre, Dembo Quibaxi Quiamubemba contre Dom Francisco Manuel Barrozo Silvestre, Dembo Mufuque Aquitupa, *Africae Monumenta*..., *op. cit.*, vol. II ; doc. 180, information du *soba mane* Nganbo sur un litige avec le Dembo Ngombe Amuquiama, 3 janvier 1902, *Africae Monumenta*..., *op. cit.*, vol. I.

Editions de l'EHESS | Telecharge le 26/11/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 176.135.165.182)

révélatrice encore est la lettre que le roi du Congo, Álvaro XIII, a adressée au Dembo Quinguengo. Le Dembo lui avait envoyé une ambassade, et un cadeau comme une « marque d'amour » *(um mimo de amor)*. L'ambassadeur apportait également une lettre du gouverneur de l'Angola, D. André Pinheiro da Cunha, à laquelle le roi du Congo ne voulut pas répondre à cause des anciennes guerres avec les Portugais. Álvaro XIII accusait le roi du Portugal, D. Pedro V (explicitement cité), de vouloir lui ravir le trône. Il ordonna alors au Dembo Quinguengo de ne plus payer la dîme aux Portugais et précisa avec quels étrangers le Dembo pourrait dorénavant négocier : « Le roi anglais est mon ami [85]. »

Ces débats sur les filiations renvoient aussi au patrimoine immatériel. Elles supposent la gestion des droits sur les titres politiques et les noms des groupes et expliquent pourquoi les acteurs s'identifient par leur lignage (*geração de Ginga*, *geração de Cajbo*, etc.).

Au-delà, c'est le système même de la parenté et ses enjeux sociopolitiques qui sont discutés. La position de la société ndembu face à des logiques matri- et patrilinéaire semble ainsi assez mouvante : le moindre événement pouvait susciter une controverse. Évidemment, le vocabulaire mobilisé, tel qu'il apparaît dans les sources, diffère de celui qui fut consacré plus tard par l'anthropologie et appelle donc une analyse. On constate ainsi que les références à la lignée « maternelle » *(a materna)* et « paternelle » *(a paterna)* sont inscrites de différentes manières, chacune ajoutant une connotation particulière : la notion d'appartenance surgit avec l'expression « il appartient à la [lignée] maternelle » *(pertence a materna)*, celle d'obéissance – qui d'ailleurs en découle – dans la mention « ceux qui doivent suivre la lignée maternelle » *(aqueles que devem a materna)*.

Les conflits sur la prééminence des lignées paternelles ou maternelles se produisaient à propos de l'héritage mais aussi lors des débats sur l'autorité politique. Prenons quelques exemples. Le premier se déroule dans la famille d'un secrétaire, qui est l'un des acteurs de cette querelle et en enregistre les événements par écrit. En qualité de père, il s'adresse aux oncles au premier degré de sa femme décédée. Le secrétaire exige de leur part des explications, car ils ne le laissent pas rencontrer ses filles. Selon les règles de la matrilinéarité, les filles (nièces au deuxième degré) doivent en effet rester sous la tutelle de leurs oncles, en somme demeurer dans la « [lignée] maternelle », et ces derniers avaient le devoir et le droit de les enlever. L'argumentaire se complexifie par l'évocation de l'héritage maternel. Ce litige, dont on ne connaît pas le résultat, donne bien à voir la tension entre les deux lignées [86].

Le deuxième exemple concerne la correspondance échangée entre les chefferies du Mufuque Aquitupa et du Caculo Cacahenda, dont il ne reste qu'une lettre. Dans ce texte qui renvoie à une longue discussion, le Dembo Mufuque

85 - Fonds Mufuque Aquitupa, doc. 9, lettre du roi du Congo Álvaro XIII pour le Dembo Quinguengo, [1857], *Africae Monumenta*..., *op. cit.*, vol. II.

86 - Fonds Mufuque Aquitupa, doc. 7, lettre particulière du père de deux petites filles, « secretário maior do estado » du Dembo Quibaxi Quiamubemba, à leurs grands-oncles maternels, 28 avril 1842, *Africae Monumenta*..., *op. cit.*, vol. II.

Editions de l'EHESS | Telecharge le 26/11/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 176.135.165.182)

Aquitupa affirme : « Je sais que cet État n'est pas seulement né des fils qui doivent se soumettre à la lignée maternelle, mais aussi de fils qui doivent se soumettre à la paternelle [...] d'ailleurs, les premiers doivent se soumettre à la paternelle dans mes terres. » En fait, ce que le Dembo était en train d'exprimer, c'est que la société dans son ensemble était régie par la matrilinéarité, mais que cette norme générale était remise en cause dès lors qu'il s'agissait d'une soumission politique [87].

Le recours à l'écrit au niveau interne fonctionne donc comme une forme d'*agency*. L'écriture doit elle-même s'inscrire dans les règles qui organisent la société et le pouvoir politique. Leurs acteurs en font un nouvel outil, voire une arme, dans l'arbitrage entre royaumes tutélaires et chefferies, entre lignages et même à l'intérieur des systèmes lignagers.

À travers l'écriture, les Ndembu ont appris une autre organisation de l'État, désormais associée aux archives et aux moyens matériels de l'écriture. Il ne s'agit pas seulement d'une écriture d'État, c'est l'écriture qui devient État. À titre de preuve emblématique des processus ici mis en lumière, il faut évoquer l'emploi dans les textes ndembu du mot *trastesalio*, qui n'a de signification ni en portugais ni en kimbundu et qui est en fait un néologisme. *Trastesalio* est la forme utilisée par les Ndembu pour définir « les choses de l'État ». La première occurrence date de 1817 au moment où le Dembo Mufuque Aquitupa faisait référence au « *traste* de l'État », incluant dans cette expression les archives et les matériaux de l'écriture [88]. La transmutation de l'écrit en symbole du pouvoir africain atteint son apogée en 1896 au sein de la chefferie du Mufuque Aquitupa. Pour bien comprendre l'épisode, il faut rappeler que l'élection du Dembo était faite par les *macotas* et que le prédécesseur du Dembo élu devenait le « Dembo honoraire », désormais soumis à la juridiction du nouveau Dembo. Pendant les périodes de crise politique et de contestation de la légitimité du Dembo élu, il pouvait réapparaître et retrouver une position politique en instrumentalisant les lignages. Ce fut le cas lorsque le « Dembo reformado » du Mufuque Aquitupa, Dom João Domingos Afonso da Silva brûla les maisons où était gardé le *trastesalio* de l'État. Le récit de l'épisode est présent dans divers documents de l'année 1896. Cette prolifération de descriptions et de références autorise une reconstitution précise du *trastesalio*. Celui-ci comprenait les traditionnelles calottes honorifiques, les bâtons, des cadeaux offerts par le roi du Congo, qui avaient un rapport avec la cérémonie du couronnement, les galons des uniformes militaires, les piles de papier, l'encre, les tampons, les sceaux ainsi que plusieurs « boîtes pour garder les lettres », en fait celles qui contenaient les

87 - Fonds Mufuque Aquitupa, doc. 10, lettre de D. Miguel Vieira Afonso da Silva, Dembo Mufuque Aquitupa, au Dembo Caculo Cacahenda, 28 septembre 1865, réponse à une lettre du 24 septembre 1865, *Africae Monumenta*..., *op. cit.*, vol. II.

88 - Fonds Mufuque Aquitupa, doc. 21, lettre du Dembo Mufuque Aquitupa..., *Africae Monumenta*..., *op. cit.*, vol. II ; doc. 74, lettre du Dembo Mufuque Aquitupa au Dembo Quinguengo, sans date, *Africae Monumenta*..., *op. cit.*, vol. II.

Editions de l'EHESS | Telecharge le 26/11/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 176.135.165.182)

archives [89]. Cet épisode est révélateur à bien des égards. Il montre comment un répertoire d'insignes du pouvoir originellement africain parvient à assimiler, dans la longue durée, des éléments issus de la culture coloniale et de la culture écrite. Les archives se constituent comme un monument de l'État, un véritable agent culturel, le lieu de mémoire des chefferies africaines. Cette histoire permet également de mesurer la place occupée par le document écrit et les archives de l'État dans les luttes de pouvoir au sein de ces communautés africaines. La contestation du « Dembo actuel » par le « Dembo honoraire » passait par la destruction des symboles qui assuraient la légitimité du premier. D'où cette opération spectaculaire : brûler l'écriture pour effacer la mémoire de l'État [90].

Notons pour finir qu'aujourd'hui, en Angola, des chefs, porteurs des titres politiques ndembu, sont considérés par l'État angolais comme des autorités traditionnelles. Beaucoup furent députés et participèrent aux guerres contemporaines. Ils affirment conserver des archives semblables à celles que l'on vient d'analyser et ont encore un secrétaire qui les assiste. Les actuels Ndembu montrent un intérêt particulier à faire valoir leur histoire pour se projeter sur la scène politique. En 2002, à Sassa-Caxito, quand je présentais mon livre sur l'archive Caculo Cacahenda, plusieurs chefs manifestèrent un intérêt extrême. Certains d'entre eux me remirent même des pages dactylographiées, où ils racontaient l'histoire de leur chefferie – « Je vais te raconter ma tradition » –, en m'invitant à rédiger d'autres livres similaires.

Catarina Madeira Santos
CEAF-EHESS

89 - Fonds Mufuque Aquitupa, doc. 17, « Termo de Relação », 1890 ; doc. 43, « Termo da Relação do Trastesalio de Estado », *op. cit.* ; doc. 65, « Relação dos Trastes do Estado do Dembo Mufuque Aquitupa », sans date, *Africae Monumenta...*, *op. cit.*, vol. II.
90 - Dans un sens un peu différent, mais tout à fait opératoire pour le cas des Ndembu, Roger CHARTIER, *Inscrire et effacer. Culture écrite et littérature (XI^e-XVIII^e siècle)*, Gallimard/Le Seuil, 2000, p. 7-15. Par ailleurs, les archives des Ndembu acquièrent à tel point le statut d'insignes du pouvoir qu'en période de guerre, nommément dans les guerres dites de pacification ou « Campanhas dos Dembos » de 1907, elles figurèrent entre les objets confisqués par les troupes coloniales. João DE ALMEIDA, *Diário da Campanha da Coluna de Operações aos Dembos*, Luanda, Arquivo Histórico Nacional de Angola, Secção dos Códices, Núcleo Geral, códice nº 1099 3-4-26, 9 décembre 1907.

Editions de l'EHESS | Telecharge le 26/11/2025 sur https://shs.cairn.info (IP: 176.135.165.182)